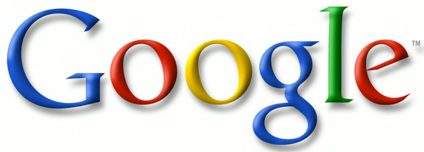
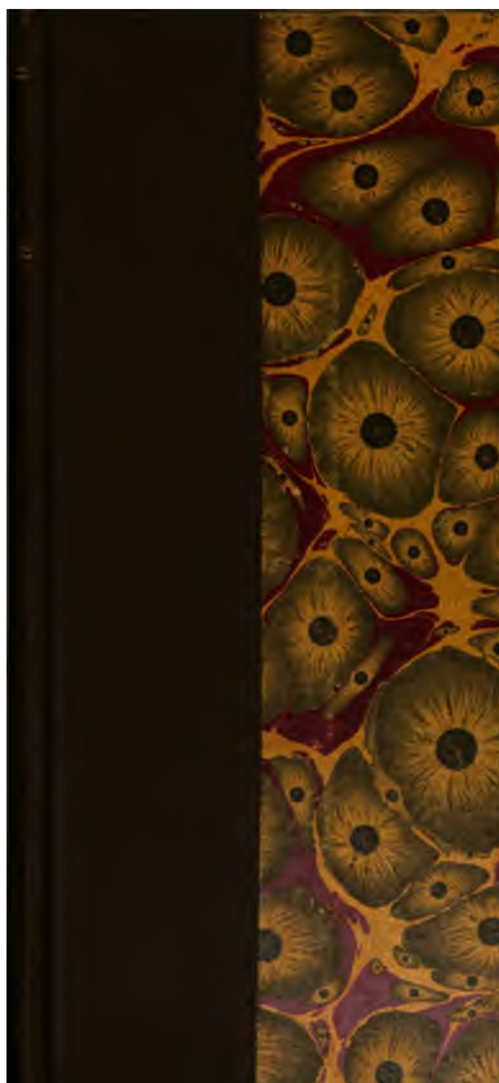





TAYLOR INSTITUTION
DOMI NUS ILLU
MINA TIO MEA



Ce livre appartien
Monsieur ... m^{le} charp
G ... — ... Juin ...

... P^{e}

... chalam



Deßiné par le frere de l'Auteur, Gravé par l'ami de l'Auteur.

LE LIVRE DE TOUS LES AGES, OU LE PIBRAC MODERNE,

QUATRAINS MORAUX.

PAR M. P. SYLVAIN MARÉCHAL,
Avocat en Parlement.



A COSMOPOLIS,
Et se trouve A PARIS,
Chez CAILLEAU, Imprimeur-Libraire, rue Saint-Severin.



M. DCC. LXXIX.

1779 sous Louis XVI
qui regnoit depuis 177

La Morale ne semble pas faite pour recevoir la loi de la Méthode.

BACON.



A MADAME **.

MADAME,

POUR joindre l'exemple au pré
cepte, pour rapprocher l'Original à
la Copie, permettez-moi de VOU
consacrer un Ouvrage destiné à pein
dre la VERTU.

La VERTU!... si je ne l'a
pas rendue aussi aimable qu'elle est
qu'on n'en impute la faute qu'à mo
seul : j'avois le Modèle sous les yeux

On dit qu'il est des cœurs assez malheureux pour ne plus croire à la VERTU : puisse mon Ouvrage les détromper ! Il est pris tout entier dans la Nature : j'ai consulté votre Cœur. La VERTU n'est point une chimère, puisque VOUS existez.

Agréez ma reconnoissance, mon pur hommage & mon respectueux attachement. Ces sentimens ne sont point d'étiquette. Vous n'avez pas eu le malheur de naître dans un rang qui puisse faire suspecter d'intérêt, le TRIBUT *que la Vérité se plaît à vous rendre ici par mon organe,*

SYLVAIN MARÉCHAL.

PRÉFACE.

CET Opuſcule moral (ſans dout
encore trop long) fut écrit *ex abun
dantia Cordis*, *de l'abondance d*
Cœur. C'eſt peut-être là ſon défau
& en même tems ſon excuſe. Qu'o
le juge donc d'après l'Épigraphe &
non d'après le Titre. L'Épigraph
eſt pour le fonds, le Titre n'eſt qu
pour la forme de ce Livre.

Deux ſiècles & plus n'ont pu fair
oublier les *Quatrains de Pibrac*, &
c'eſt-là, ſans doute, leur plus be
éloge. Les vieillards les citent encor
dans nos Provinces ; mais on ne le
lit plus dans la Capitale : leur ſtyle ſu
ranné, & plus encore, la révolutio
arrivée dans nos mœurs, n'inviten
point à chercher dans ce monumen

reſpectable le nerf, la naïveté & même la philoſophie qui s'y trouvent & qu'on doit regretter. En vain a-t-on voulu rajeunir cette *belle* (*) *vieilleſſe* par un Commentaire dont elle avoit beſoin, il eſt vrai; les Quatrains *de Pibrac*, *du Faur* & *Mathieu*, raſſemblent à ces Châtels

(*) Ainſi eſt intitulée une Edition des *anciens Quatrains de Pibrac, du Faur & Mathieu, avec des remarques Critiques, Morales & Hiſtoriques, par l'Auteur de celles ſur la Rochefoucault*, (l'Abbé de la Roche) *Paris 1767. in-12.*

Voici une de ces remarques Critiques, Morales & Hiſtoriques :

Des Auteurs Chrétiens ont preſque canoniſé le ſage Socrate ; cependant Socrate, le plus ſage de tous les Grecs, n'étoit qu'un Idolâtre... Page 5.

Ce Volume de plus de 500 pages eſt partout de ce ſtyle & dans cet eſprit. Que le Lecteur conſulte cependant la Préface qui renferme un court Hiſtorique des Quatrains. Voyez auſſi Baillet & le P. Niceron.

antiques, dont la maſſe ſolide & pittoreſque frappe le Voyageur & le porte au recueillement; mais où il n'eſt guère tenté de ſéjourner.

Il faut pourtant convenir que la forme de ces petits Ouvrages élémentaires étoit heureuſement trouvée. Un point de Morale reſſerré dans quatre lignes meſurées & rimées, doit frapper bien autrement qu'une tirade de Proſe, quelque conciſe qu'on l'imagine.

Cette idée m'a parue digne d'être renouvellée. Ainſi, ſans chercher à lutter contre la vénérable Antiquité, (comme il eſt arrivé à pluſieurs modernes téméraires) j'ai cru devoir augmenter encore la foule des Livres Moraux, perſuadé qu'il ne ſauroit trop y en avoir dans ce genre qui doit être celui de tout le monde, quand ils ſeroient tous médio-

Ce livre appartien
Mr [illegible] ... chas
G ... Juin

... M
... chaban



I.

L'INNOCENCE.

D'UNE Plante étrangère avez-vous connoiſſance?
Née au lever du jour, flêtrie à ſon coucher,
Comme la *ſenſitive*, elle cède au toucher;
Un ſouffle la détruit : on l'appelle INNOCENCE.



ON pourroit appliquer à l'*Innocence* ce que J. J. Rouſſeau a dit du *Génie*.

Ne cherche point, Lecteur, ce que c'eſt que l'*Innocence*. En as-tu? tu la ſens en toi-même : n'en as-tu pas? tu ne la connoîtras jamais.



II.

Définition de la Vertu.

La Vertu!... Nom ſacré! Périſſe l'âme vile
Qui l'entend prononcer & demeure tranquile!
Qu'eſt-ce que la Vertu?... Peſant Diſſertateur,
La réponſe doit être écrite dans ton cœur.

La Vertu ne doit & ne peut être définie. C'eſt par le ſentiment ſeul & non par des mots qu'on en connoît la nature. La femme de ton ami eſt belle & tu l'aimes; ſon époux s'abſente; l'épouſe t'appelle à ſes côtés; iras-tu chez ton ami abſent? & ſi tu y vas, en ſortiras-tu comme s'il étoit préſent? Ta conduite ſera ta Vertu.

Ton épouſe infirme reclame tes ſoins aſſidus en échange des plaiſirs purs qu'elle t'a prodigués dans un tems plus heureux; auras-tu l'ingratitude de déſerter la maiſon conjugale pour aller porter tes hommages & ſa dot aux pieds d'une autre femme? Parle..... Que je ſache ſi j'ai encore un ami.

Tu as l'oreille & le cœur de ton Souverain ; une Province dépouillée te charge de lui présenter ses justes plaintes contre un vorace Intendant ; l'Intendant de son côté t'offre la moitié de la dépouille des peuples confiés à ses soins : te rendras-tu aux cris d'une foule d'infortunés qui ne te promettent que des bénédictions, ou aux promesses d'un vil Monopoleur, qui étale à tes yeux des monceaux d'or ? Ton choix définira mieux la Vertu que tous nos Moralistes.



III.

De la Bienfaisance.

Les faits du grand Condé, les Vers du grand Rousseau,
Les marbres de Puget, les concerts de Rameau,
Tous ces beaux Monumens de notre intelligence,
Mortels, ne valent pas un trait de Bienfaisance.

On lit avec admiration les exploits d'Alexandre & de Henri; mais qu'on est affecté bien plus délicieusement quand on suit le premier dans la tente de Darius, & qu'on voit le second nourrir son peuple rebelle! Ils étonnoient d'abord; ce dernier trait les fait aimer. Autant les Arts sont au-dessus de la barbarie de l'ignorance, autant la Bienfaisance surpasse les Talents. Tous les hommes ne peuvent & ne doivent pas être Guerriers, Orateurs ou Peintres; mais tous les hommes peuvent & doivent être Bienfaisants. Sans la Bienfaisance, le commerce de la vie ne sauroit fleurir, ne pourroit pas même subsister. C'est le lien le plus doux &

le plus fort entre les hommes, entre les nations. La meilleure politique d'un Prince seroit la Bienfaisance. Un Peuple artiste rend ses voisins jaloux & tributaires de ses talens; un Peuple courageux ne craint pas ses ennemis; un Peuple Bienfaisant n'a que des amis.



IV.

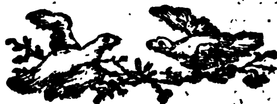
DU VRAI MÉRITE.

LOIN des sentiers battus, le Mérite modeste
Chemine à petits pas, sans livrée & sans bruit;
Timide & méfiant, il ne sort que la nuit:
Hélas! un trop grand jour lui fut souvent funeste.

LE vrai Mérite vit inconnu & à l'écart, autant par goût que pour sa sûreté. Dans les Sociétés, quand il s'y hasarde, on le reçoit, mais on lui fait un froid accueil; on est contraint devant lui; il y joue le rôle d'un vieillard qui sans en être invité viendroit s'asseoir au banquet d'une troupe de jeunes débauchés.

Si vous voulez rencontrer le Mérite, ne le cherchez point au milieu des fêtes tumultueuses; ne le cherchez point sous l'antre obscur & détourné de la chicane; il n'est point dans les temples de Plutus ni aux pieds des autels de la Superstition; il ne fréquente point les bosquets criminels de Sybaris: le Mérite n'est point confondu parmi ces

Courtisans qui assiégent tous les matins la porte des Palais & assistent en tremblant au lever du Prince, semblables à ces insectes éphémères qui doivent leur existence à un rayon du soleil naissant. Ne cherchez point le Mérite dans les rangs élevés, où l'on ne peut être placé que par la brigue ou le hasard. Le Mérite ne demande rien ; il attend & veut être prévenu. D'ailleurs, jamais sûr de lui-même, il ne s'apprécie pas, il se laisse apprécier. Vous le trouverez aux dernières places, & parce qu'elles sont moins périlleuses, & parce qu'il ne se croit digne que de celles-là. Princes, ne rougissez point de faire les avances, quand vous aurez le bonheur de découvrir sa retraite. Allez vous-même au-devant du Mérite, & plus par vos égards que par des récompenses fastueuses, gagnez sa confiance, ménagez sa timidité.



V.

De la Propriété.

Respecte la chaumiere où le Pauvre vit libre ;
N'attaque point le droit de la Propriété :
Sacré pour les Rois même, il maintient l'équilibre
Et sert de base aux loix de la Société.

Attenter à la liberté du Pauvre, c'est attaquer son existence. Le riche sensible & honnête n'approche du chaume de l'indigent qu'avec les mêmes égards qu'il observe en approchant du sanctuaire. Le pauvre est le dernier des hommes hors de son foyer ; chez lui, il est Roi. Malheur à ces hommes durs & puissants qui vont insultant l'Infortune jusques sur son fumier. Mais dévouons à l'exécration publique, l'homme en place qui abuse de son autorité précaire pour oser toucher à la Propriété. Que de craintes l'insensé se prépare ! L'Humanité au désespoir, en appellera contre lui à la loi du talion ; son égal opprimé joindra sa juste cause à celle d'une foule d'autres

infortunés ; & l'Oppresseur, pour racheter sa vie, se trouvera trop heureux d'abandonner son domaine accrû du domaine de ses foibles vassaux:

Mais pour qui les loix ont-elles été créées, si ce n'est pour assurer au foible Propriétaire la paisible possession du modique héritage, que lui ont transmis ses ayeux & qu'il conserve à ses descendans comme un dépôt? On ne sauroit trop le redire : le champ du Pauvre est sacré ; il n'est permis au Riche d'en approcher que pour y semer les bienfaits.



VI.

Du bon emploi de la vie.

Quand pour l'humanité le jour n'est point perdu,
Le sommeil est plus doux, la nuit est une fête:
La nuit dépend du jour; un service rendu
Est un doux oreiller pour reposer la tête.



Voulez-vous avoir une bonne nuit? Faites un bon emploi du jour qui la précède : il n'est point d'infortunés qui ne se sentent soulagés quand ils ont fait une bonne action. Je ne connois point de remède plus efficace pour guérir un malade attaqué de l'ennui de la vie, que de lui proposer un acte de générosité, un service à rendre : s'il s'y refusoit, on peut le laisser mourir; il n'est plus digne de vivre. Il est des Sages (en petit nombre) qui tous les soirs, retirés dans l'intérieur de leur maison, avant de se livrer au sommeil, se rappellent dans le plus grand détail, tout ce qu'ils ont fait pendant la journée. Qu'ils sont satisfaits, qu'ils goûtent un doux repos, si, après cet

examen impartial, ils peuvent dire : « Je » n'ai pas perdu un ſeul moment de ma » journée ! » Heureux celui qui auroit tenu un pareil regiſtre, & qui auroit rempli tous les jours d'une longue vie ! Heureux du moins celui qui ne ſe diſſimulant point ſes erreurs, apprend à en revenir, & qui ne craint pas de rougir devant ſoi, pour n'être point obligé de le faire devant les autres.



VII.

DE LA SÉCURITÉ DE L'HONNÊTE HOMME.

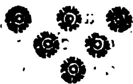
QU'IL dorme en un désert, au fond d'un bois sauvage,
Dans un camp ennemi, sous un ciel orageux,
Ou bien sur le vaisseau prêt de faire naufrage!
Il n'est point de danger pour l'Homme Vertueux.



UN vil Parvenu qui, du haut de son char, scandalise par un luxe insolent le Sage à pied dont il détourne la marche droite & tranquile, ne comprendra rien à ces Vers. Une femme couverte de pierreries, gage de son deshonneur, qui daigne à peine s'appercevoir qu'à sa porte gémit une autre femme indigente parce qu'elle est honnête, auroit des vapeurs si on lui lisoit ce passage paradoxal. Ces Vers demandent d'autres Lecteurs. Malheur à celui qui n'étant pas assez convaincu du charme attaché à la Vertu, douteroit de cette vérité. Si quelque mortel peut jouir d'une douce, d'une

ntiere sécurité, ce ne peut être que celui [ui la place dans la vertu.

Archimède tout entier à ses calculs sa-rants, ne s'appercevoit pas que l'ennemi ,toit à ses côtés; que déja le fer menaçoit à tête. Tel est l'Homme juste. Il ne prévoit ucun péril; il ne craint aucun mal, parce u'on ne peut lui ravir le seul trésor dont il oit jaloux, sa Vertu. S'il meurt, la mort ne éut le surprendre dans un moment plus avorable; sa tâche est remplie, il a fait son devoir. S'il est privé de la liberté, il n'y a que son corps qui soit sous les chaînes de 'oppression. Libre par la pensée, il jouit de lui-même, il s'élance en esprit aux lieux qui lui sont chers; du fond de sa prison, l voit couler les larmes de ses amis. Il est son univers, si l'univers l'abandonne. Il en appelle à son cœur & sa conscience l'absout, quand l'injustice le condamne. Il a perdu ses biens, sa liberté, sa réputation; mais il a conservé sa Vertu.



VIII.

DES MŒURS.

GARDEZ sur-tout vos MŒURS. Les bonne MŒURS, Amis,
Servent dans tous les tems, sont de tous les pays
L'Auteur doit les chanter, l'Artiste doit les peindr
Et même le Méchant s'étudie à les feindre.



ON ne sauroit trop veiller à l'observanc exacte des Mœurs. C'est un manteau dor on ne peut trop recommander l'usage à ceu qui veulent voyager sur le chemin de la vi avec agrément & en sûreté. Ce mantea entre dans le costume de tous les Peuples, a son usage indispensable pendant toutes le saisons. Au printems de la vie, il défen des variations & de l'effervescence de l'âge pendant les ardeurs brûlantes du midi, repousse les traits d'un astre dangereux & garantit de l'influence des passions tro vives. Au déclin des ans, il épargne bie des incommodités fâcheuses & prolong l'existence. Aussi ceux qui l'ont perdu ou m

en morceaux en empruntent auſſi-tôt un ſemblable. Mais l'artifice eſt trop groſſier; on ne peut feindre les Mœurs longtems. Que tous les membres de la ſociété concourent donc au maintien des Mœurs! c'eſt le ſalut général. Des Mœurs, des Mœurs! Voulez-vous ſçavoir ſi un peuple eſt heureux; ne vous mettez pas en peine d'apprendre ſous quelle forme de gouvernement il vit; contentez-vous de demander s'il a des Mœurs.



IX.

SUR LE CHOIX D'UNE HABITATION.

O TOI ! qui veux bâtir, descends de la montagne,
Que la foudre sillonne & que bat l'Aquilon ;
Suis les pas de ce fleuve errant dans la campagne,
Et choisis pour séjour le paisible vallon.

EN faisant choix d'un tel domicile, vous n'aurez qu'une vue bornée ; votre maison ne sera point remarquée du Voyageur curieux ; il ne s'arrêtera point pour la contempler & en tracer le plan ; mais aussi vous n'exciterez point l'envie. Des voisins ambitieux & puissans, jaloux de votre position avantageuse, n'emploieront point leur crédit pour vous en déposséder. Quelque Sage, charmé de la tranquilité des lieux que vous aurez adoptés, portera ses pas incertains autour de votre douce habitation & souhaitera de se fixer auprès de vous. Il jugera vos cœurs d'après vos goûts. Sous votre toit de chaume, vous vous ferez des amis ; dans les palais, on ne rencontre que des parasites.

Oui : laissons les plus intrépides gravir
vec peine jusqu'au sommet de la plus haute
ıontagne ; plus sages, élevons l'édifice de
otre fortune dans une vallée riante, à l'abri
es chaleurs orageuses de l'été & des tristes
imats de l'hyver. Ecartons-nous des routes
op fréquentées. L'homme, pour être heu-
eux, doit éviter avec le plus grand soin de
e montrer le rival de son semblable. Il est
ınt de sentiers où l'on pourroit rencontrer
e Bonheur d'autant plus sûrement qu'on est
ıoins tenté de l'y chercher!

Qu'il est doux, du fond d'un vallon soli-
aire, d'entendre le tumulte & les orages
ıurmurer au loin, d'en être le Spectateur
ins craindre d'en devenir la victime ou la
ause! Qu'il est doux de pouvoir ouvrir sa
orte à des malheureux fuyant les chagrins
u grand monde, de les faire asseoir de-
ant un foyer modeste & commode, & de
es entendre se reprocher d'avoir préféré un
éjour brillant & peu sûr à un asyle humble,
ıais à l'abri du souffle inconstant de la for-
ıne.



X.

DE L'ANCIEN PROCÈS ENTRE L'OR ET LA VERTU.

SUR les foibles humains deux Puiſſances rivales
Exercent leur pouvoir tour-à-tour combattu ;
Leurs débats, de nos maux ſont les ſources fatales :
Qui reconciliera l'Or avec la Vertu ?

CET ancien Procès n'eſt pas encore près d'être jugé, & en attendant la Sentence définitive qui peut-être ne ſera jamais rendue, les bons en payeront les dépens, & les méchants ſe feront donner des épices. Cependant n'y auroit-il aucun moyen de rendre l'Or ami de la Vertu ? Seroit-il donc impoſſible de faire entendre aux riches qu'ils ne l'ont pas toujours été, ou qu'ils peuvent ceſſer de l'être ? *Richeſſe* & *Bienfaiſance* ne devroient avoir qu'un même ſens dans toutes les langues. Qu'eſt-ce que de l'or dans un coffre ? ce n'eſt que de l'or : verſé dans le ſein de l'indigence, ce n'eſt plus ce vil métal, c'eſt le gage de la ſenſibilité & le

ſigne repréſentatif de la Vertu. Qu'un mortel né bienfaiſant eſt à plaindre, quand il n'eſt pas opulent ! Mais qu'un riche eſt bien plus malheureux quand il n'eſt pas bienfaiſant ! La vertu ſans l'or eſt quelquefois ſtérile ; l'or ſans la vertu eſt toujours pernicieux.



XI.

Les deux Livres par excellence.

O vous, Amateurs froids d'une vaine lecture,
Pour consulter les morts, vous fuyez les vivans:
Voulez-vous être admis au rang des vrais Savans?
Lisez le Cœur humain, contemplez la Nature.



Ouverts pour tous ceux qui peuvent les étudier, ces deux Livres, écrits dans une langue universelle, ne fourmillent pas d'erreurs, ainsi que tous ces Volumes poudreux, qui font gémir par leur poids les rayons de nos vastes Bibliothéques. On trouve ces deux Livres par-tout, dans la solitude rustique, sous les lambris vernissés des Palais. Par-tout, on peut les consulter; mais il n'est pas donné à tous les yeux de lire les caractères qui y sont tracés. Il ne faut point entreprendre leur interprétation pendant le tumulte des passions. Pour les comprendre & en suivre l'enchaînement, ils exigent en même tems le sens froid

e la raiſon & le tact du ſentiment. La con-
oiſſance de ces deux Livres peut ſuffire pour
pprécier tous les autres, & même pour s'en
aſſer. Plus on s'en écarte, plus on s'égare.
a Bibliothéque de Socrate n'étoit pas vo-
umineuſe. Il s'étoit borné à ces deux Li-
res, qu'il feuilletoit ſans ceſſe. Auſſi fut-il
plus ſage des Grecs, & peut-être des
ommes.



XII.

De la Cour.

Fuyons les Cours! Fuyons ces lieux où les Intrigues,
Où les sots Préjugés, où l'Envie & les Brigues
Trahissent la Vertu, blessent la Vérité,
Et des cœurs avilis chassent l'Humanité.

Cent fois heureux le Peuple qui ne pourroit point répondre à l'Etranger qui lui demanderoit : *Où est la résidence de votre Roi? Où est la Cour?* En effet, un bon Roi devroit-il favoriser à jamais de sa présence un lieu plutôt qu'un autre? Un Empire ne seroit-il pas mieux connu de son Prince, & par conséquent n'en seroit-il pas mieux gouverné, si chaque Province successivement lui servoit de séjour. Ainsi le Soleil, Roi de la Nature, en visite tour-à-tour les différens climats & fait luire en tous lieux ses rayons bienfaisans. Si les Souverains imitoient cet astre auquel on les compare si souvent, & souvent si mal-à-propos, on

leur en imposeroit plus difficilement : des Courtisans ambitieux ne trouveroient point le tems néceſſaire pour ourdir la trame criminelle de leurs projets anti-patriotiques : chaque Ville admiſe tour-à-tour à l'audience de ſon Roi, lui repréſenteroit directement ſes beſoins, ſans en charger des Miniſtres foibles ou intéreſſés. Alors on verroit ceſſer ces déclamations inutiles, mais trop juſtes, contre la Cour & ſes abus. Elle deviendroit l'aſyle de l'opprimé, le Tribunal redouté de la Juſtice & le Sanctuaire de la Bienfaiſance ouvert à tous les Ordres de l'État.



XIII.

XIII.

Des Conseils.

Ami, mêle tes pleurs aux pleurs des Malheureux;
Ramène en son chemin l'aveugle qui s'égare;
Offre au Vieillard caduc un bras officieux:
Sois prodigue de soins... de Conseils sois avare.

Il est aussi aisé de rendre de bons offices qu'il est difficile & même dangereux de donner des Conseils; & cependant les donneurs d'avis sont aussi communs qu'il est rare de rencontrer des hommes officieux. L'amitié ne doit bien souvent les refroidissemens, ou même les ruptures, qu'aux Conseils légers ou imprudens. Il ne faut qu'un avis indiscret pour désunir une famille, rompre une société entiere. Mais des secours libéralement administrés, de bons offices toujours soutenus, des bienfaits prodigués à propos, ne peuvent avoir de mauvaises suites. On risque moins d'ouvrir son trésor que sa bouche; mais l'un est plus aisé que l'autre. Combien de fois n'a-t-on été libéral de Conseils,

que pour être avare de bons traitemens. Un Indigent eſt à ta porte ; ſa préſence importune effarouche les plaiſirs qui environnent ta table voluptueuſe ; ton œil diſtrait l'apperçoit à peine, & pour te délivrer de cette vue chagrine, tu ne lui fais dire par l'organe inſolent de tes valets que ce ſeul mot : *Travaille !* il ne te demandoit pas ce conſeil, mais une occaſion de l'exécuter.

Les Conſeils reſſemblent à de la fauſſe monnoie : on la reçoit ſans l'examiner ; on la fait entrer dans le commerce ſans méfiance ; on ſe croit riche. Mais on la reconnoît à l'épreuve.



XIV.

SUR LE RESPECT DÛ A LA VIEILLESSE.

SUR le front du Vieillard tes devoirs sont écrits.
Jeune Homme! Du Vieillard honore la présence:
Ouvre une oreille avide à ses prudens avis,
Et sur ta bouche alors mets le doigt du silence.



LE jeune homme ne devroit approcher d'un vieillard qu'avec le saint respect dont il est pénétré en voyant ces bronzes antiques, qui transmettent à nos yeux les traits vénérables d'un Socrate ou d'un Titus. Quel est le voyageur assez stupide pour fouler aux pieds, sans égards, les ruines d'un vieux Temple où sont empreints des caractères savans, propres à éclairer l'observateur qui les consultera? Les vieillards devroient être les seuls livres de la jeunesse. Les leçons vivantes qu'elle en recevroit, feroient sur elle une impression bien plus profonde & plus durable.

Un jeune homme persisteroit-il dans ses projets de vengeance, après avoir entendu

un vieillard lui dire avec la dignité que donne l'expérience : mon fils, toutes les fois que j'ai pardonné, j'ai goûté un plaisir beaucoup plus grand que lorsque je me suis laissé emporter à mon ressentiment ; j'ai vû le vindicatif consterné, repentant & déchiré par les remords ; je l'ai vû plus d'une fois pleurer sur la victime qu'il venoit de s'immoler.



XV.

DES HOMMES NATURELLEMENT VERTUEUX.

AMI du bien par goût & sage sans étude,
Heureux qui de lui-même incline à la Vertu!
Heureux qui d'être bon s'est fait une habitude;
Et jouit de la paix sans avoir combattu.

IL est des hommes heureusement nés, aux yeux desquels la Vertu paroît une chose aussi naturelle que la vie & toutes les fonctions animales. Pour eux la Vertu est l'aliment de l'âme, comme le pain celui du corps. Ils s'en font un besoin. Elle est pour eux un meuble indispensable & commode pendant leur séjour sur la terre; ils ne pourroient s'en passer ni exister sans en faire un usage journalier. Un homme sans Vertu est une énigme qu'ils ne peuvent deviner.

De semblables caractères sont rares; ils ne le seroient pas, si la mauvaise éducation, des exemples dangereux & mille autres circonstances ne dérangeoient les sages projets

de la Nature. Socrate disoit qu'il étoit né avec des inclinations vicieuses ; mais qu'en veillant sur lui-même avec sévérité, il avoit corrigé les défauts de sa naissance. Ce sage Athénien ne parloit ainsi que pour encourager ses concitoyens à devenir meilleurs. Socrate étoit né bon & avec ce goût naturel pour la Vertu qui le rendit capable d'en être l'Apôtre & le Martyr.



XVI.

La science des bienfaits.

Dérobe tes bienfaits avec autant de soins
Que l'Hypocrite en met à déguiser ses vices ;
Sois humain sans le dire & juste sans témoins :
Le Sage agit tout seul ; le crime a des complices

Par-tout, dit-on, on ne rencontre que des ingrats ; mais il n'en est peut-être tant, que parce qu'on ne sait pas obliger ; la science des bienfaits n'est pas assez connue. L'Amour-propre de celui qui reçoit un bienfait, est déja offensé ; il se croit tacitement inférieur à son Bienfaiteur. Si celui-ci va publiant en tous lieux ses services rendus, celui qu'il oblige ne s'en trouve que plus humilié encore, & il se croit quitte d'un bienfait qu'il a payé de son humiliation. D'ailleurs, en faisant part de vos intentions généreuses, il semble que vous doutiez si elles le sont en effet ; il semble que vous preniez un conseil pour faire le bien : on n'en doit prendre que quand on crain

de faire le mal. Il y a des hommes bienfaisants qui ne paroissent l'être que pour donner une idée de leur pouvoir sur leurs semblables. Ils pensent plus à eux qu'à l'infortuné qu'ils obligent. Tels que des Saltimbanques qui dans nos places publiques ne font usage de leurs membres que pour faire parade de leur force ou de leur souplesse, ils n'ouvrent leurs trésors que pour instruire le public qu'ils les possédent. L'homme véritablement bienfaisant l'est par besoin, par penchant. Il seroit toujours le même quand il n'existeroit sur la terre que lui, & le malheureux dont il seche les larmes.



XVII.

Du Jeu.

Né de l'oisiveté, pere de l'indigence,
Le Jeu devient toujours l'écueil de l'Innocence,
Victime du hasard, pour réparer ses torts,
Souvent on se permet les plus honteux ressorts.

On se plaint de la briéveté de la vie ; la mort vient toujours trop-tôt ; on n'a pas en le tems d'exister, si l'on en croit les hommes. Si on les juge d'après l'emploi qu'ils font du petit nombre de leurs jours, ils ne savent qu'en faire. Ils imaginent toutes sortes de moyens pour en abréger la durée, fardeau incommode qui leur pèse ; & ce qu'ils reprochent à l'enfance, devient la plus fréquente & la plus sérieuse occupation de l'âge mûr. L'homme au berceau construit des châteaux avec des cartes ; l'homme-fait ne s'en sert point pour bâtir, mais pour renverser le fragile édifice de sa fortune. L'Humanité réclame en vain quelques momens d'une journée dont on perd la moitié au jeu

L'Innocent gémit & se consume sous les chaînes, pour laisser le tems à son juge d'enrichir le fripon qui l'amuse. Une Marâtre rélègue au fond d'une province son enfant nouveau-né, à la merci d'une mercenaire mal payée, pour s'adonner toute entiere aux caprices ruineux du hasard aveugle. Entourée de joueurs inhumains, elle oublie qu'elle est mère, & que mille dangers assiégent le berceau de son fils. Quand valétudinaire, il reviendra dans la maison paternelle, il n'y retrouvera plus que l'indigence ou un luxe honteux, soutenu aux dépens de la probité des auteurs de ses jours, voués à l'infamie ou à la misère.



XVIII.

De l'Amour filial.

La Maison Paternelle est un Temple sacré ;
Les Auteurs de nos jours en sont les Dieux propices,
Et l'Amour Filial, dans son culte épuré,
(Aveugle,) doit bénir jusqu'à leurs injustices.

L'Amour filial n'est pas une vertu de simple spéculation ; les Chinois lui doivent leur bonheur. C'est par l'exercice religieux de ce sentiment si naturel, que l'empire le plus vaste de la terre en est aussi devenu, sinon le plus brillant, du moins le plus heureux. Tout y a pour base le respect inviolable des enfans envers les auteurs de leurs jours. Et en effet, de tous les bienfaits, celui de la vie & de l'éducation n'est-il pas le plus signalé ? Et ceux auxquels nous le devons, ne sont-ils pas en droit d'attendre de nous un entier dévouement & une déférence sans bornes, sans restriction, même quand ils sont dans l'erreur ? Un fils ingrat sera pere dur, époux infidèle, ami équivoque,

mauvais citoyen. Qui manque aux devoirs de famille, manquera aux devoirs de la ſociété, qui n'eſt que la famille univerſelle de tous les hommes réunis pour l'avantage commun.



XIX.

De la Gaieté.

Appelle en ta maison l'innocente Gaieté;
Elle aide à supporter la fortune ennemie;
Fille de la Vertu, mere de la Santé,
Elle seme de fleurs le chemin de la vie.

La Gaieté est le coloris du tableau de la vie: c'est elle qui nous la fait aimer; sans elle point de jouissances. Les richesses, les honneurs, les talens, la santé, *même la Vertu*, perdent beaucoup de leur prix, si elle ne vient pas les assaisonner de son sel piquant. Elle est dans le monde moral ce que le Feu-élémentaire est dans la Nature: sans lui, tout languit, tout est mort, sa présence donne du ressort à tous les êtres. Mais qu'ai-je dit; *même la Vertu*. La Vertu est la mère de la Gaieté. Quand l'âme est pure & tranquile, la sécurité se peint sur notre front, le sourire habite sur nos levres; tout se change en plaisirs.

Presque toujours l'*excès* est un obstacle à

la Gaieté. Quand on posséde beaucoup, on a beaucoup à perdre. Qui est élevé bien haut, craint d'autant plus sa chûte. Qui est trop éclairé a pour ennemis tous les ignorans. La seule Médiocrité est l'élément de la joie; ainsi que de la Vertu. Courbé sous le fardeau de ses instrumens rustiques, le Laboureur dont la conscience est légère, chante en reprenant ses travaux, ainsi qu'en les quittant. La moisson a-t-elle trompé ses espérances? la Gaieté pour quelque tems désertera son foyer; mais au premier beau jour, elle y rentrera, ramenée par un sourire de sa douce compagne & de ses enfans trop jeunes encore pour prendre part à ses chagrins. Qu'on se défie de qui ne rit jamais, de celui dont l'œil sombre & couvert voit tous les objets à travers un crêpe funèbre, & s'offense de rencontrer des visages sereins. L'honnête-homme est semblable à un enfant: sans méfiance, content de peu, il oublie les chagrins de la veille, & repousse ceux du jour, en espérant mieux du lendemain.



XX.

De l'Or.

Ami, dans tes traités, observe la Justice;
Pour conserver l'Honneur, sois plutôt pauvre encor;
Un trésor ne l'est plus, s'il est le prix du vice:
Avec une âme intégre on n'a pas besoin d'Or.

Oui! sans Or, on peut être heureux; on ne peut l'être, avec l'Or seul. L'Honnête-homme indigent, s'il ne peut vivre, saura mourir; celui qui n'est que riche ne sait point vivre, & craindra la mort: l'un brave l'opulence; mais l'autre ne sauroit braver la misère. Ne nous laissons donc point abattre par les sacrifices que la Vertu exige de nous; ne nous laissons point tenter par les offres brillantes que nous fait le vice pour nous séduire. L'Or, en passant par les mains du crime, perd toute sa valeur, en conservant tout son éclat. Est-on si à plaindre, quand sous le chaume on peut se rendre ce témoignage: je suis pauvre; mais les haillons qui me couvrent sont la livrée de l'Honneur:

je ſuis pauvre ; mais ſans cette indigence, je n'aurois peut-être aucune preuve à donner de mon intégrité. Mes titres ne ſont point écrits par la main du menſonge ſur un parchemin rongé des vers : je les porte ſur mon front mouillé des ſueurs d'un travail utile à ma Patrie. Au bas de la roue de la Fortune, je ne crains plus de chûte.



XXI.

De la Toilette.

Pourquoi tous ces rubis enchâssés à grands frais ?
Tous ces vains ornemens, cette magnificence,
Ne peuvent vous prêter que de foibles attraits :
Belles, votre parure est la simple Innocence.

La Toilette est l'autel sur lequel les femmes, trop souvent inconséquentes, sacrifient la noble simplicité de la Nature aux caprices de l'Art. Tout cet appareil recherché vaut-il les soins de la propreté ? Les Belles ne devroient-elles pas être choquées en voyant tous ces apprêts ? Ne se disent-elles pas quelquefois : Je ne puis donc plaire que par emprunt ! Si je fais usage de tous ces accessoires, je cesserai d'être moi ; ce sera une autre que moi que l'on admirera. J'ai donc bien peu de ressources par moi-même. . . . Sexe aimable, vous en avez assez pour plaire, sans recourir à tous ces ornemens étrangers : le sourire de la Candeur, le voile de la Modestie, les grâces du main-

tien, l'incarnat de l'Innocence ; voilà ce qui peut vous attirer en tous les tems & en tous les lieux, des hommages vrais dont vous n'aurez point à rougir & qui n'appartiendront qu'à vous seul.

Une Dame Romaine ne portoit jamais de pierreries ; d'autres Citoyennes lui en faisoient un reproche & exigèrent qu'elle leur montrât ses bijoux. Elle fit appeller ses enfans, & dit en leur présence : *Voilà ma parure.*



XXII.

Caractère de l'Homme bienfaisant.

N'attends pas que le Pauvre à tes yeux se présente ;
Prévenir le besoin, c'est doubler le bienfait :
Riche, cache, en donnant, ta main compatissante,
Et choisis pour témoins la nuit & le secret.



Celui-la n'est pas Bienfaisant qui paroît céder, plus aux importunités de l'indigence qu'aux sentimens de l'humanité. Celui-là n'est pas Bienfaisant qui joue la Bienfaisance, comme un acteur s'acquitte de son rôle pour se faire applaudir par une foule de spectateurs, & qui seroit peut-être avare aussi indifféremment, si l'avarice lui pouvoit attirer les mêmes éloges. Celui-là seul mérite le titre sublime d'Homme Bienfaisant, qui ne pense à jouir du superflu que quand il a fait jouir ses semblables du nécessaire ; qui n'attend pas l'occasion pour faire une bonne action, qui la cherche & souvent la fait naître. Celui-là seul mérite d'être appellé

Bienfaiteur, qui entre ſous le chaume de l'Infortuné comme un Débiteur chez ſon Créancier ; qui, pour ménager la délicateſſe de ceux qu'il oblige, couvre ſes bienfaits ſous le manteau du myſtère ; trop heureux lorſqu'il n'y a que le témoignage ſeul de ſa conſcience qui les lui rappelle.



XXIII.

De l'age d'Or.

On dit qu'il fut un tems appellé l'Age d'or,
Où l'on sacrifioit à la Vérité nue,
Où marchoit d'un pas sûr l'Innocence ingénue :
Pour les cœurs Vertueux ce tems existe encor.

L'Homme de probité, en rentrant dans son cœur, croit sans doute à l'âge d'Or, & il a raison. Le Méchant, en s'appréciant, a raison aussi de croire à l'âge de Fer. Le premier, trop peu défiant & trop souvent la victime de sa douce erreur, ne s'en voit tirer qu'avec chagrin. Il revient toujours à sa chimère que l'expérience cruelle voudroit lui enlever. Dupe de sa bonne-foi, il aura de la peine à se corriger. Il se trouvera trop heureux, s'il peut rencontrer un cœur semblable au sien ; ah ! c'est alors qu'il s'écriera : je ne m'étois donc pas trompé ? Oui : il fut un tems où le nom de *Bonheur* n'étoit que le synonime de celui de *Vertu*, & ce tems existe encore. Les injustices qui s'exercent,

deviendroient-ils, ces Nobles ingrats, si le Peuple qui les nourrit, leur retiroit sa main laborieuse & bienfaisante. Le Peuple doit toute sa reconnoissance aux Guides éclairés qui dirigent ses travaux, & il n'est que trop porté à idolâtrer ses Chefs qu'il veut bien appeller ses *Maîtres*, & ces Chefs orgueilleux ne devroient rien à leur tour à ceux qui les constituent ce qu'ils sont!.... Mais le Laboureur, qui conduit péniblement sa charrue, pouvoit aussi bien naître dans la pourpre. Qu'a fait de plus que lui le Despote, sous lequel il gémit?... Trop heureux les Sujets dont le Souverain se rappelleroit sans cesse qu'il ne l'est que par le Hasard, & qu'il ne peut justifier le hasard que par ses Vertus.



XXV.

XXV.

Des Rois.

Voulez-vous sur le trône illustrer votre vie ?
Rois, que le Bien Public soit votre unique objet !
Obéissez vous-même aux Loix de la Patrie ;
Un Roi n'est de l'État que le premier Sujet.

Un Roi qui remplit ce titre, est une victime parée, il est vrai, de guirlandes & engraissée aux dépens du Peuple ; mais qui doit s'immoler journellement au salut de ceux qui le nourrissent. Un Gouvernement bien constitué ne doit avoir que les Loix pour véritable Souverain. Celui qui regne doit être l'esclave du Code National, il doit le premier courber sa tête sous le joug des Loix, avant d'y soumettre son Peuple trop porté à l'imiter.

Il existe une Nation (que nous appellons Barbare) qui posséde une coutume, digne de devenir celle de toutes les Nations. Ce Peuple a des Chefs ; mais ils ne s'asseoient jamais sur le trône occupé en tout tems par

le Livre de la Loi. Quatre vieillards éprouvés en ſont les gardiens, mais jamais les interprêtes. Faut-il négocier un traité, percevoir un nouvel impôt ? &c. On conſulte ce Livre auſſi ſacré que la perſonne de nos Rois. Ce Prince muet n'en eſt pas moins abſolu. Ce ſage Recueil, compoſé de toutes les lumières du Peuple, aſſemblé à cet effet, & d'après ſon conſentement, lui ſert véritablement de Roi, & prévient toutes ces révolutions funeſtes, cauſées par le trépas, l'imbécillité, les paſſions, la minorité, &c. &c. &c.



XXVI.

De la Vérité.

Couverte d'un manteau, pour n'être pas connue
Toujours errante, il est une Divinité,
Sans asyle, sans culte, & par-tout mal venue:
Reconnois à ces traits l'auguste Vérité.

On ne connoît la Vérité que sur parole Il en est d'elle comme du Phénix, personn ne l'a vu & tout le monde en parle. C'es que, comme cet oiseau prétendu, la Vérit est une. Ainsi que lui, elle se plaît dans le lieux solitaires. Aucun mortel n'a encore dé couvert sa retraite. Quelques-uns, pou montrer combien toutes les recherches qu'o en fait sont vaines, l'ont domiciliée dans u puits. Au reste, la Vérité a-t-elle tout-à-fai tort de voyager ainsi *incognito?* Elle es femme, elle est belle; en cette qualité, ell a senti quelquefois la démangeaison de s montrer à découvert; elle a levé un coi du voile épais qui nous dérobe ses charmes Mais elle en a été si mal récompensée; l'En

vie, l'Ignorance, la *Superſtition* & ſes autres ennemies, l'ont ſi étrangement accueillie, qu'elle ne ſera plus guère tentée à l'avenir d'une pareille indiſcrétion. On dit cependant que quelques mortels ont joui de ſes faveurs; mais ne pouvant ſe venger ſur elle, on a perſécuté ceux qui ſe ſont vantés de leur bonne fortune avec elle. Le fruit de leur commerce innocent avec la Divinité, a été longtems défendu & proſcrit dans ſon germe. On a fait avorter la Vérité. Il en a coûté la vie à Socrate, la liberté à Galilée, &c. &c. &c. Cependant ces exemples ne doivent point décourager les amants modernes de la Vérité, s'il lui en reſte encore. Que le myſtère préſide à ſon culte, comme à celui de Vénus; qu'ils ſacrifient la gloire à leur ſécurité; qu'ils cultivent & étendent en paix les découvertes précieuſes qu'ils en auront obtenues! Un jour la Poſtérité plus éclairée ouvrira leurs tombeaux pour y chercher les tréſors qu'ils auront été obligés de ſouſtraire à leurs injuſtes contemporains.



XXVII.

Du danger des Liaisons.

Un vaſe impur corrompt l'onde la plus limpide:
Si tu veux conſerver ta premiere candeur,
Fais choix d'un Ami vrai pour épancher ton cœur;
Sous le toit du Méchant le ſéjour eſt perfide.

Loin d'ici le miſanthrope atrabilaire qui n'oſe ſortir de ſa maiſon écartée, qui ne voit indiſtinctement dans ſes ſemblables que des ennemis, qui voudroit être ſeul ſur la terre; il eſt aſſez puni & n'eſt que trop à plaindre. N'imitons pas ces êtres légers & frivoles qu'on rencontre en tous lieux, qui ſe gliſſent dans tous les cercles & qui gâtent leur caractère en voulant prendre celui des autres. Evitons également & la triſte ſolitude & la foule importune. Mais ce n'eſt pas encore aſſez; après avoir fui les deux extrêmes, il ne nous eſt pas facile de nous fixer ſans danger au juſte milieu. Un petit nombre d'amis, s'ils ſont mal choiſis, nous conduira plus infailliblement encore aux triſtes inconvéniens

que nous voulions prévenir. Epurons le vaſe avant de le remplir, & gardons plutôt notre cœur que de l'épancher inconſidérement dans celui d'un faux ami. Imitons le Voyageur prudent; il aime mieux prolonger encore ſa courſe, que d'entrer dans une hôtellerie ſuſpecte, & dans laquelle on pourroit lui dérober tous les fruits de ſes longs voyages. En vain, placée à deſſein ſur le ſeuil de ſa porte, l'Hôteſſe ſéduiſante l'invite d'une voix de Sirène, & vante ſa table & la tranquilité de ſon habitation; ſourd à ces avances inſidieuſes, notre Voyageur inſtruit par la triſte expérience de ceux qui l'ont précédé, paſſe ſans s'arrêter, & va plus loin, ſous un toît de chaume, goûter en ſûreté un doux repos dont le réveil ſera ſans remords.



XXVIII.

Des Arts.

Jeune, pour tes vieux jours, plus ſage que l'avare,
Raſſemble autour de toi les Arts conſolateurs :
Ils ſavent adoucir le ſort le plus barbare,
Et de l'ennui cruel diſſiper les vapeurs.



Les Arts ſont des amis fidèles qu'il faut acquérir pendant notre printems, & s'attacher pour la ſaiſon difficile de la vieilleſſe. Si de l'or, amoncelé avec le tems dans un coffre d'airain, peut dédommager l'avare de la peine qu'il a priſe de l'amaſſer & de celle qu'il prend tous les jours pour veiller à ſa garde; quelles conſolations ne doit-on pas attendre du tréſor de connoiſſances dont on a eu ſoin de meubler ſon eſprit. L'amour des Lettres mène à celui de la Philoſophie. On ne peut ſe plaire dans la ſociété des Sages, ſans le devenir ſoi-même. Un eſprit éclairé ſupporte plus courageuſement les revers de la Fortune; il ſait mieux l'apprécier qu'un autre.

Ovide, dans ſon exil, eut été deux fois malheureux, s'il n'avoit point eu la faculté de chanter ſur ſa lyre plaintive ſes propres malheurs. Young, errant parmi les tombeaux de ſon épouſe, de ſa fille & de ſon ami, ſentoit un ſecret ſoulagement à ſes pertes, quand il les décrivoit en beaux Vers.



XXIX.

Sur la Mort.

La Mort n'eſt pas un mal ; le Sage la défie,
Soumis à ſon Deſtin, ſans en être vaincu :
Sa Vertu le ſuivra, s'il eſt une autre vie ;
Si tout meurt avec l'homme, il a déja vécu.

Il eſt cruel, ſans doute, de quitter un monde où l'on étoit heureux, où du moins on pouvoit en faire. Un ſeul moyen nous eſt donné pour mourir en paix & avec quelque conſolation ; c'eſt d'avoir bien vécu. La Vie eſt un jour de fête que la Nature accorde à l'homme ; quand on s'eſt bien diverti, on a beſoin de repos, & le ſommeil qui termine nos plaiſirs en devient un nouveau pour nous. Ceux qui pendant la fête ont donné dans des excès, qui ſe ſont enivrés, qui ont troublé les plaiſirs de leurs ſemblables, ont une nuit agitée & remplie de terreurs. Ceux au contraire qui ont pris leurs amuſemens ſous les yeux de la raiſon, qui ont fait leur bonheur de celui des autres ;

qui portent en elles leurs principes de fructification, & donnent tout sans exiger rien, sans rien recevoir. Ces dernières sont l'image de l'Homme Juste. Quand vous le rencontrerez sur votre chemin, bénissez son passage, sans être inquiet du but où tendent ses pas; suivez-le aveuglement, sans lui demander raison de sa route. La Défiance, s'il en étoit l'objet, feroit une injure pour lui, un crime pour vous; & le tems qu'il perdroit à se justifier, il l'auroit employé à mériter de nouvelles bénédictions.



XXXI.

XXXI.

LE SCEPTRE ET LA HOULETTE.

Au choix de l'Amateur, tenté de leur emplette,
Un Sceptre étoit en vente auprès d'une Houlette;
Un Sage qui les vit, choiſit le plus léger;
On les peſa tous deux: le Sage fut Berger.

Que l'on compare, ſans être prévenu & avec tout le ſang-froid de la raiſon, que l'on compare l'état de Paſteur & celui de Roi. Qu'eſt-ce qu'un Roi? On l'a déja dit; c'eſt le premier & le plus malheureux des hommes, s'il fait ſon devoir; le dernier & le plus coupable, s'il ne le fait point. Un Citoyen a de la peine à gouverner ſa famille; qu'on le mette à la tête de vingt millions de ſes ſemblables!... Cependant un bon Roi, s'il a eu le bonheur de trouver ſur le trône un code ſage, abrége beaucoup les difficultés en ſe bornant à le faire exécuter. Mais où eſt-il ce Code ſage? Chaque Empire a le ſien, & ce code eſt encore à faire. Les Rois doivent donc y ſuppléer. Ce qu'ils font, c

un genre de vie retirée & obſcure. Cependant quel eſt le but de leurs intrigues fatiguantes ? N'eſt-ce pas le repos ? Eſt-ce au milieu du naufrage ou ſur un rocher gliſſant qu'il faut le chercher ? N'eſt-il pas plus prudent de reſter dans le port ? Pourquoi courir ſi loin, à travers tant de périls pour trouver un bien qui eſt en nous : ſemblables à ces jeunes Botaniſtes, encore ſans expérience, qui foulent aux pieds la plante qu'en vain ils ont cherchée & chercheront encore longtems.





XXXIII.

De la Vie oisive.

Quel que soit notre état, le Repos est coupable,
Lorsqu'il n'est pas le prix d'un Travail honorable :
Loin de nous l'Homme vil, sans talent, sans Vertu ;
Qui végète & qui meurt avant d'avoir vécu.

O vous ! Enfans de la Fortune, vous à qui vos pères laborieux ou coupables, ont laissé d'immenses héritages, ne vous croyez pas autorisés à couler vos jours dans un honteux repos. L'or ne dispense pas du travail ; il ne forme ni l'esprit, ni le cœur ; le bon usage des richesses est quelquefois pénible. Nés opulents, pour devenir estimables & utiles, vous avez autant à faire que l'homme le plus indigent. Bien plus, le pauvre condamné à végéter dans les rangs inférieurs de la Société, est obligé de borner ses desirs ; vous ! Les premières places vous attendent, puisqu'elles s'achetent. Mais acquérerez-vous avec de l'or la faculté de les bien remplir ?

C'eſt par des veilles multipliées que vous vous en rendrez dignes. Encore ſur le ſeuil de la vie, oſeriez-vous déja vous repoſer ?

La Société eſt un vaſte Bâtiment élevé à frais communs, Les Citoyens doivent tous contribuer à ſon entretien. Les uns lui conſacrent leurs bras & la force du corps, les autres celle de leur eſprit. Les Sages veillent aux fondemens. La partie des ornemens a été réſervée aux femmes. On eſt en droit de ne point permettre au lâche qui nuit aux travaux par ſon inutilité & ſes mauvais exemples, de s'y retirer à l'abri de l'inclémence des différentes ſaiſons de la vie.



XXXIV.

Du Faste et de la Simplicité.

Que la Simplicité décore ta maison !
Le Luxe & la Vertu ne logent point ensemble:
Chez toi, pour être heureux, en tout le tems rassemble
Les fleurs de la Gaieté, les fruits de la Raison.



Méfiez-vous du Maître d'une maison, quand, pour parvenir jusqu'à lui, on vous fait traverser mystérieusement une longue suite d'appartemens décorés suivant la faison. Attendez encore quelque tems, avant d'être l'ami d'un homme fastueusement vêtu & pour ainsi dire courbé sous le poids de son luxe; c'est un insensé ou un fourbe. Mais j'estime déja le Citoyen, même avant de le connoître, quand je parcours sa demeure & que j'apperçois des ameublemens simples, mais commodes, héritage de ses ayeux dont ils lui rappellent le souvenir touchant. Avec cette coupe, (me dit son serviteur devenu son ami) s'égayoit quelquefois le père de mon maître, ce vieillard vénérable qui après

avoir ſervi ſa Patrie par des travaux utiles, lui laiſſa des enfans qui l'imitent. Dans ce fauteuil antique expira la plus tendre & la plus aimée des mères. Son dernier moment fut un des plus doux de ſa vie ; entourée de ſa famille en larmes, elle ſe voyoit revivre dans ſes filles déja mères de pluſieurs enfans.... Ce portrait.... vous le connoiſſez, c'eſt celui de Henri.... Ce plâtre, outragé par les ans, eſt, dit-on, la tête de Socrate, dont mon maître tous les ſoirs nous raconte tant de beaux traits. Cet autre buſte en face, c'eſt le Bienfaiteur de la maiſon, plus connu s'il le vouloit ; mais il ne ſait pas même que tous les jours nous baiſons ſon image.

En ſortant de cet aſyle, qu'ils me paroiſſent mépriſables ces châteaux orgueilleux ornés par le goût, ſouillés par le vice, à la porte deſquels les valets impudens, dignes repréſentans de leur maître, accablent de brocards l'honnête homme à pied, qui chemine ſans ſuite. Si pendant l'abſence de l'un de ces ſucceſſeurs d'Apicius, le Sage daignoit honorer de ſes pas ce temple de l'iniquité, qu'il ſeroit révolté ! Chaque objet lui retraceroit un crime. Ce vaſe de porphyre coûta l'honneur à une famille entière. Ce cartel ſans prix a ſouſtrait un vil monopoleur au glaive de la Juſtice. Ce ſopha.... &c. &c.

XXXV.

SUR L'INDULGENCE.

PORTE sur ton semblable un regard d'Indulgence,
Ne te montre jamais sévère que pour toi :
Tel qui, pour perdre autrui, prend en rigueur la loi,
Pour lui-même a besoin de toute sa clémence.

LE cœur humain est si fragile ! Jouets des circonstances les plus légères, nous ne pouvons faire un pas sans causer quelque désordre, ou de notre gré, ou à notre insu, ou même contre notre volonté. Supportons nos défauts, sans nous les reprocher durement : nous serions toujours en guerre. Nous avons reçu tous la même mesure de Vices & de Vertus. En nous formant, la main impartiale de la Nature a, sans doute, mis dans une balance le limon pur & le limon grossier qui mêlangés composent notre individu ; & elle a fait nos parts égales.... Quand elle ne le feroient pas ? Etres neutres & passifs avons-nous le droit de blâmer l'ouvrage de la Nature ? Deux horloges doivent-elle

se reprocher mutuellement la lenteur ou la rapidité de leurs mouvemens ? Sorties d'une même main, qu'elles décrivent en paix leur carrière tracée avec la régularité dont on les a rendues susceptibles ; qu'elles s'entr'aident mutuellement, qu'elles se reglent l'une par l'autre, bien loin de rompre leur ressort, parce que l'un paroît valoir mieux que l'autre. Il n'est peut-être pas un seul cas dans la vie entière où nous soyons en droit de sévir les uns contre les autres. Comportons-nous donc dans la Société comme nous faisons au Théâtre. Le Parterre est composé d'autant de caractères différents qu'il y a d'individus. La même Pièce est offerte aux Spectateurs, qui tous ont contribué, suivant leurs moyens, aux frais de la représentation. Voit-on arriver du désordre de ce que l'un pleure à l'endroit qui fait rire son voisin ? Chacun est là pour son plaisir ; chacun en prend la dose que sa manière de voir & de sentir peut lui procurer. La toile tombe, on s'en retourne en paix.

Si j'avois le droit de prendre publiquement une devise comme Montaigne & le Philosophe Génevois ; la mienne seroit :

De l'Indulgence ! de l'Indulgence !

XXXVI.

Sur les Parasites.

Bannis de tes Feſtins le Flatteur mercenaire,
Dont l'haleine affadit tous les mets ſavoureux;
Mais, à ton côté droit, place un ami ſincère,
Et dans la même coupe enivrez-vous tous deux.

Les Paraſites reſſemblent à ces oiſeaux voraces, qui vont ſuivant les traces du Laboureur, lorſqu'il enſemence ſon héritage; par leurs chants joyeux, ils ſemblent vouloir le diſtraire du pillage qu'ils méditent. Le Laboureur, bon père de famille, s'en délivre d'abord, & en tire cette leçon utile pour ſes fils.

Mes enfans, leur dit-il, méfiez-vous de tous ceux qui, à l'exemple de ces flatteurs emplumés, eſſayent de vous ſéduire par leur langage inſidieux. Si vous leur prêtiez l'oreille, ce ne ſera qu'après vous avoir dépouillés de tout, qu'ils vous abandonneront pour aller faire d'autres dupes. Ce ſont des Pareſſeux qui ne vivent que de leur

babil. N'en attendez que du vent, & préférez à ces Séducteurs, ceux qui moins brillans, vous feront plus utiles. L'Abeille ne fait que bourdonner; mais chaque heure de sa journée est marquée par un travail nouveau, par de nouveaux trésors. La Colombe vous ennuie par son roucoulement monotone & triste; mais elle multiplie tous les mois vos sujets.



XXXVII.

Des Projets.

Quand tu traces un plan, ainsi que la tortue,
Que ton crayon observe une sage lenteur!
Mais, pour l'exécuter, cours, vole avec l'ardeur
De la biche légère au son du cor émue.

Quel Peuple! que celui qui posséderoit à la fois le flegme Allemand & la vivacité Françoise. Quel Homme! que celui qui auroit la tête d'un Turenne & le bras d'un Condé. La prudente Nature donne l'exemple à l'homme. Les merveilles qu'elle enfante, comme elle les combine lentement d'abord! Rien de plus prompt que la végétation; mais il faut l'hiver entier pour en consolider les principes.

De la sagesse du plan dépend la facilité de l'exécution; on suit avec peine un des-

ſein tracé à la hâte. Tous ces beaux monumens qui reſtent ébauchés, ces établiſſemens utiles, ſuſpendus depuis des ſiècles, atteſtent cette vérité.

On s'épuiſe à imaginer des Projets plus heureux les uns que les autres ; on y conſume toutes ſes facultés, & il n'en reſte plus pour l'exécution.



XXXVIII.

DE LA BIENVEILLANCE.

Le Cœur est notre Code : en traits ineffaçables,
La Nature y grava ces deux mots : *Aimez-vous!*
Les Vertus, sans l'Amour, en nous sont peu durables :
Aimons-nous!... mes Amis, que ce précepte est doux!

L'AMOUR est la base de tous nos devoirs. L'Amour est dans la Morale ce que seroit la Panacée en Médecine. Il n'est pas un seul instant dans la vie où nous ne devions en faire usage. C'est le lien universel de la Société. Les Auteurs de nos jours, nos Maîtres, nos Concitoyens, des Amis, une Epouse, des Enfans, les Infortunés, même nos Ennemis, puisqu'ils n'en sont pas moins nos Semblables, que d'Objets chers à notre Cœur! Nos yeux ne rencontrent par-tout autour de nous que des sujets d'affection. Tout nous dit d'aimer, sous peine d'être ingrats & malheureux. Eh quoi! l'Amour est-il donc un senti-

ment ſi pénible qu'il faille le commander ? Qui ne ſouhaite d'être aimé, & qui ne ſait que pour l'être, il faut aimer d'abord. Les Vertus n'ont jetté en nous que de foibles racines, ſi notre cœur dur & ſec ne s'ouvre point à la Bienveillance. On ſert mal ſa Patrie, quand on lui eſt foiblement attaché. Un Maître commande durement, quand il n'affectionne pas ſes inférieurs. La Néceſſité même nous forceroit à aimer, ſi la Raiſon & le Penchant ne nous en faiſoient une Loi. Nos beſoins réciproques & toujours renaiſſants, notre foibleſſe, l'inſuffiſance & le vuide cruel qu'éprouve un être ſenſible & iſolé ; mille circonſtances réunies, mille révolutions imprévues & auxquelles on ne peut parer que par une union étroite & concertée, tout nous commande ce devoir naturel. Malheureux celui qui le trouveroit difficile ou impoſſible ; il ne mériteroit pas notre haine ; mais il ſeroit digne de toute notre pitié & de tous nos regrets.



XXXIX.

Aux Libertins.

Sur le sein entr'ouvert de la Beauté novice,
Garde-toi de ravir des baisers indiscrets ;
Un souffle peut ternir cette glace sans vice,
Où l'Innocence aimoit à réfléchir ses traits.

Arrête, jeune Homme sans délicatess & sans mœurs. Que fais-tu ? Tu vas porte la désolation au sein d'une famille honnête Celle qui en faisoit la gloire & la consolation plus belle encore par sa candeur que par se attraits, ne soupçonne pas même le piég que tu lui tends. Ton triomphe sera facile mais peu généreux. Les regards de feu qu tu jettes sur ses charmes, portent déja le trou ble dans son cœur paisible & lui fait baisse timidement les yeux. N'achève pas ; étouff en toi les desirs violents qu'elle inspire & qu'elle ignore ; respecte en elle la précieus simplicité de la Nature. Que son Innocenc épure tes sentimens & te rende digne d'elle Malheur à toi, si poussé par la passion, tu franchis la barrière sacrée de l'honneur ; tu feras une infortunée, sans en devenir plu heureux. Plus modéré, tu aurois peut-être

fait naître dans le cœur ingénu de cette Vierge un penchant aussi tendre que durable. Les obstacles même de sa sagesse, auroient contribué à ton bonheur, & sous la sauvegarde de l'Hymen tu aurois joui sans remords des faveurs d'un Amour réciproque. Vois ce qui suivra le moment d'yvresse auquel tu n'auras su résister : tes caresses criminelles excitent l'indignation & le désespoir de la jeune Beauté que tu poursuis sans frein. Si ses sens troublés ont eu la foiblesse de partager tes transports illicites, tu enlèves à la Vertu & aux plaisirs purs un cœur digne d'une autre destinée. Méprisable toi-même à tes propres yeux, tu mépriseras bientôt celle qui un moment plus tard te rappelloit à tes devoirs. Cette victime immolée semble t'autoriser à t'en immoler d'autres dans la suite. Tes desirs renaissants aussi-tôt que satisfaits, tu voles de plaisirs en plaisirs sans en rencontrer un seul qui puisse remplir le vuide insupportable de ton cœur. Toutes ces voluptés accumulées ne vaudront pas le baiser respectueux que tu aurois cueilli sur le front d'une Vierge modeste, à qui tu aurois inspiré la confiance de l'estime & d'une inclination avouée de sa famille. Car ne t'y trompe pas : les sens ne sont rien sans le cœur, & c'est la Vertu seule qui met un prix aux plaisirs.

XL.

DES DISCOURS LICENCIEUX.

Immole une ſaillie aux Loix de la Décence :
Que ta langue ſoit châſte, organe d'un cœur pur ;
Jamais dans un diſcours malignement obſcur,
Ne prépare de piége à la ſimple Innocence.

La Société eſt infeſtée de ces beaux-eſprits qui s'étudient, par des paroles à double ſens, à décontenancer leurs auditeurs honnêtes, qui ne ſavent point diſtinguer la gaieté innocente des plaiſanteries groſſières, & qui aiment mieux couvrir le front d'une rougeur pénible que de faire naître ſur les lèvres le ſourire naïf. Ils effarouchent les Grâces, au-lieu de les amuſer, & ſouillent ou déchirent leur ceinture qu'il ne falloit qu'entr'ouvrir & parſemer de roſes.

C'eſt ſur-tout parmi les vieillards qu'on rencontre ce vice honteux. Tout leur ſemble permis ; parce que l'âge & la raiſon leur défendent les plaiſirs qu'ils ont goûté trop longtems, ils veulent en prolonger la jouiſ-

ſance, en racontant leurs antiques prouesses ; ils en parlent juſqu'à la ſatiété ſans égard pour le cercle qui les écoute par condeſcendance ; l'embarras qu'ils cauſent & qui précède le mépris eſt pour eux une ſorte de triomphe qui les enhardit encore davantage ; ils croient plaire & ne ſont que ridicules.

On voit des pères obliger leurs enfans, plus ſages qu'eux, à fuir leur compagnie dangereuſe. De quel droit dans un autre moment oſeront-ils les entretenir de morale ? Citeront-ils leur exemple ? De quels chagrins ne ſeront-ils pas conſumés un jour ſi leurs enfans, trop fidèles à leurs leçons, réaliſent ce qu'ils ont entendu tant de fois dans la bouche de leurs pères trop punis. Telle n'auroit jamais été tentée de quitter le chemin de l'honneur, ſi la curioſité qui toujours veille, ne l'eut porté à percer l'enveloppe des propos haſardés devant elle.



X L I.

Des Courtisans.

D'un Courtifan fameux près du Trône vieilli,
On embaumoit le corps d'aromates rempli :
Déja l'on préparoit le vafe funéraire
A recevoir fon Cœur ;... fon Cœur étoit de pierre.



Encore des lieux communs ! s'écriera d'après le titre un Cenfeur chagrin.... Appaifons-le en lui difant : fans doute on peut rencontrer les Vertus ou les Talens dans les Cours. Burrhus vécut fous le même toit que Néron. Sans nous livrer à des déclamations rebattues, mais trop vraies, peut-on s'empêcher d'avertir que l'air qu'on refpire chez les Grands eft contagieux. Qu'il en eft de la Cour, comme de ces fouterreins mal fains, & d'où fortent continuellement des vapeurs malignes, qui frappent ceux qui y pénètrent en rampant, ou qui du moins éteignent leurs flambeaux & les laiffent errer

au milieu des plus profondes ténèbres. La Cour reſſemble aſſez à ces Fontaines merveilleuſes dont les eaux pétrifient tout ce qu'on y plonge.



XLII.

DU TRAVAIL.

Mets le Travail au rang de tes Dieux domestiques :
C'eſt le Gardien des Mœurs, l'Ami de la Santé;
L'Univers eſt rempli de ſes bienfaits antiques;
Il diſtrait des chagrins & mène à la gaieté.

L'Homme laborieux eſt rarement méchant. L'amour du travail prévient en nous les autres paſſions, ou du moins les amortit. C'eſt la ſource de l'abondance & de la force. Le travail doit être la baſe d'une bonne éducation; la jeuneſſe en eſt la ſaiſon : mais il faut qu'il ſoit bien dirigé & en inſpirer le goût. Il devient alors un plaiſir. Enſeveli tout vivant, l'Homme de Lettres ne regrette pas les plaiſirs de la Société dont il ſe ſévre volontairement. Une étude opiniâtre eſt une jouiſſance pour lui. Il bâilleroit à la table de Lucullus; dans ſon cabinet ſolitaire, ſon cœur s'épanouit & l'aube matinale le retrouve encore pâliſſant ſur le même volume

ouvert dès la veille. Plus d'une fois l'Artiſan trouve trop long le jour où il n'a point viſité ſon attelier. Le loiſir eſt le ſeul fardeau qu'il redoute. Il reprend en chantant ſes pénibles occupations qu'il n'a quittées qu'avec regret. La corruption des grandes Villes doit ſon origine & ſes progrès rapides aux diſſipations trop fréquentes, aux objets attrayans qui détournent les Citoyens du travail. Malheur au Peuple qu'on rencontre en grouppe dans les carrefours, ſe promenant ſans honte au milieu de ſes monumens imparfaits & tombant en ruine. La moleſſe s'emparera bientôt de lui. Il ſe ruinera pour payer ſes plaiſirs, ou plutôt l'ennui d'une exiſtence nulle ; tous les nœuds qui l'attachent à ſa Patrie ſe relâcheront. L'Égoïſme s'emparera de chaque individu. La Nation ne ſera plus corps, & deviendra bientôt la proie de ſes voiſins laborieux.



XLIII.

XLIII.

De l'Urbanité.

Le Fer le plus groffier fe polit par l'Ufage;
Des Grâces & des Arts, le Commerce innocent,
A l'auftère Vertu donne un front plus riant :...
Mais, crains-tu pour tes mœurs ? Refte plutôt
Sauvage !



L'expérience de tous les fiècles démontre qu'un Peuple fe corrompt, en fe poliffant. Rome, fous la verge de Néron, étoit brillante. Sous le commandement de Cincinnatus, elle ne connoiffoit que l'Agriculture & méprifoit les autres Arts, exercés par des vaincus ou des efclaves. N'y auroit-il pas un point où l'on pourroit garder l'équilibre ? La rouille dévore l'acier, le frottement de la lime l'attenue à la longue & le réduiroit à rien : mais en s'arrêtant au moment où il eft devenu éclatant fans perdre de fa force, on poffède un inftrument auffi commode qu'agréable. Il en eft de même de l'Homme. Il n'eft rien ; on

ne peut le distinguer de la brute sans les Arts, qui poussés trop loin, trop raffinés, le conduisent insensiblement au point d'où il étoit parti. Au tems de Pétrone & de l'Arétin, jusqu'où ne vit-on pas porter l'excès des plaisirs, parce qu'on les avoit trop analysés. On commettoit sans rougir ce qui répugne même aux Sauvages.

O mes Concitoyens! n'est-ce pas un vœu à faire pour vous que de souhaiter de vous voir retourner sur vos pas à l'antique simplicité de vos ayeux? Un Gaulois rustique, mais franc; brusque, mais bon; impétueux, mais fidèle, ne valoit-il pas bien un François manièré, faux par principes, rempli de mignardises & de perfidie, sans énergie, sans force & dont le parler mielleux cache une âme petite ou atroce?



XLIV.

De l'Éducation.

Du jeune Peuplier, tu vois l'épais feuillage,
Qui déja peut servir d'asyle au Voyageur:
De l'Éducation reconnois l'avantage;
Cet Arbre doit sa gloire à son Cultivateur.



L'Éducation est une seconde vie. L'homme sans elle meurt comme il est né, il n'a pas vécu. Le cœur de l'homme est un vaisseau immobile au sein d'une mer calme: l'Éducation bonne ou vicieuse fait l'office des vents, qui plus ou moins bien dirigés mènent au port ou contre des rochers. L'homme en naissant est, pour ainsi dire, un être nul. C'est à l'Éducation à le faire exister, à lui donner une valeur. Il est tout & n'est rien. Telle une pièce de monnoie, dont le prix hausse ou baisse à la volonté du Souverain. La Nature seule ne suffit pas à l'homme en société. En multipliant ses besoins, il a mul-

iplié ſes devoirs & les obſtacles entre lui &
e Bonheur. Mais la meilleure Éducation,
pour le dire en un mot, ſera celle qu'on
aura calquée ſur la Nature.



XLV.

Du Bonheur.

Qu'est ce que le Bonheur?... une Plante féconde,
Qui croît également sur tous les points du monde;
Tous les Hommes n'ont pas un œil propre à la voir:
Nous la foulons aux pieds souvent sans le sçavoir.

Les Plantes les plus salutaires sont aussi les plus communes; mais elles ressemblent à bien d'autres & sont difficiles à distinguer.

Celle du Bonheur, se plaît au fond des vallées, ou dans les champs qu'on laisse en friche. On la trouve rarement dans ces parterres ambitieux, où regne tout le luxe des fleurs. Elle aime à croître autour de l'humble enceinte du paisible Laboureur, ou bien encore parmi les plantes sauvages dont le hasard, sur les aîles du vent, parséme le chaume de la Médiocrité. Dans les grandes Villes, on ne lui permet point, on ne lui donne point le tems de jetter de profondes racines. Aussi-tôt qu'elle veut poindre, on a grand soin de l'arracher, confondue avec

les plus vils herbages. Diogène avoit fait une assez bonne provision de cette plante, qu'il cachoit au fond de son tonneau, plus heureux qu'Alexandre qui, maître du monde, avoit dédaigné cette récolte. Cependant la table même de Crésus ne sçauroit satisfaire à notre appétit, si elle n'est point assaisonnée de cette plante salubre.

O vous! qui l'avez trouvée, apprenez à la cultiver & mettez-y tous vos soins. Les orages de l'adversité, le souffle homicide de l'envie, le foudre des tyrans, le feu des passions ne peut en extirper la racine. Elle triomphe de tous les obstacles, & s'éleve plus belle & plus féconde encore. Mais il faut la cultiver avec des mains pures. Plus délicate même que la Sensitive, elle se seche entre les doigts du Méchant & ne fleurit que sur le sein de l'Innocence.



XLVI.

De la Condition des Grands.

Je les ai vus, ces Grands, sans leur porter envie
On parseme de fleurs le cercle de leur vie;
Tout rit à leurs regards; on les croiroit heureux:
Le Valet qui les sert est moins à plaindre qu'eux



IL est plus pénible que l'on ne pense d'être ce qu'on appelle un Grand. L'étiquette fatiguante, les intrigues pénibles, les revers inattendus & auxquels il faut s'attendre, la contrainte continuelle de n'être jamais soi, d'imiter ce que l'on méprise, d'accueillir ce que l'on haït.... les richesses, la considération, les plaisirs sont un foible dédommagement de tous ces sacrifices. La gaieté l'insouciance pénètrent rarement au-delà de anti-chambres. Pendant que Frontin, ivr de vin ou d'amour, s'endort paisiblemen sur le parquet; son Maître veille dans u boudoir élégant sur un lit de duvet. Les in quiétudes du lendemain empoisonnent pou lui la sérénité du jour. La femme qu'il

ıcheté ſe vend à ſon ami, qui la paye mieux. Jn mot qu'il a indiſcretement prononcé d'un lemi ton trop haut, a fait avorter ſes proets ambitieux. Malheur à lui, s'il a oublié le rire à une plate bouffonnerie de ſon Proectєur. Car les Mécènes de la Ville ne ſont que des protégés à la Cour.



XLVII.

Sur le Bonheur du Méchant.

Au Bonheur du Méchant ne portons pas envie;
Par la crainte agité, de remords combattu,
Ses honneurs & ses biens lui coûtent sa Vertu:
A ce prix, qui de nous accepteroit la vie?



Les portes du Temple de Plutus s'ouvrent rarement pour d'autres que pour ceux qui ne sont point délicats sur les moyens d'y parvenir. C'est pour eux que l'Artiste veille. Un Palais somptueux s'éleve-t-il avec orgueil sur un sol riant? C'est pour loger un Déprédateur: les honneurs viennent s'offrir au Traitant qui peut les acheter; il auroit de même des Vertus, s'il suffisoit de les payer.

Si la Gloire & la Fortune faisoient le Bonheur, sans doute ceux qui en sont les indignes favoris devroient exciter l'ènvie & faire le désespoir de l'Honnête-homme, qui par d'utiles travaux, par une longue suite d'années sans tache, auroit le droit d'y prétendre. Mais le Méchant investi de jouissances

reſſemble à Tantale au milieu des eaux. Il lui manque ce qui ſeul en fait le prix ; il n'a point de titres à montrer. Il ne jouit que d'une poſſeſſion précaire & qu'un mot peut lui enlever. Il n'habite que parmi les débris de ſes victimes, parmi des ruines menaçantes, prêtes à fondre ſur ſa tête ou à s'écrouler ſous ſes pas. Celui-là n'eſt pas encore affermi dans le ſentier de la Sageſſe, qui ne voit pas avec indifférence le train pompeux & embarraſſant qui accompagne le coupable heureux. Qu'il ſache que preſque toujours l'or & les pierreries ſont la livrée du Vice. Souvent un vêtement d'écarlate cache un cœur gangrené. Mais l'œil perçant du Sage ne s'arrête point à cette brillante ſuperficie. Il devine le mot de l'Enigme & le Méchant eſt démaſqué. Pour l'Honnête-homme, riche en Vertu, la ſimplicité de ſon extérieur le fait déjà connoître aſſez. Il ne rougit pas de la nudité de ſon cœur, qui gagne à être vu ſans voile. Et ſon indigénce eſt le gage de ſa Vertu.



XLVIII.

LA VÉRITÉ A LA COUR.

QUE le ſage Burrhus vous ſerve de modèle!
A la Vérité ſainte en tous les tems fidèle,
Soyez-en, s'il le faut, l'Apôtre & le Martyr:
Mais, ſur-tout, chez les Rois gardez-vous de mentir.

LA Vérité aſſiſte rarement au lever des Rois. Son éclat importun bleſſe leur paupière à peine ouverte. Que fera-t-elle au milieu des Courtiſans, qui l'ont prévenue & ſe ſont emparé de l'oreille de leur Maître? Il lui faut un interprête & elle attend long-tems avant d'en pouvoir trouver. Dans le Conſeil, elle opine en vain, on croit avoir tout fait & n'avoir rien à ſe reprocher, quand on a eu le courage de l'écouter ſeulement jusqu'au bout de ſa période fatiguante. Cependant on dit que des Rois l'ont connue; mais ce ne fut qu'en ſonge, ou hors de leur Palais. Henri IV, qui étoit ſi digne de l'entendre, la rencontra ſous le toît d'un Charbonnier & dans la nacelle d'un Pêcheur.

Que dis-je ? il avoit Sully, dont la Vérité avoit pris les traits. Mais il falloit que ce fut le bon Henri pour engager la Vérité à prendre pour déguisement l'habit d'un Ministre. Que les Rois sont malheureux ! La Vérité n'est pour eux que ce que la Pierre philosophale est pour les Alchimistes. L'or qu'ils prodiguent pour la trouver se convertit en fumée. Ils ne doivent qu'au hasard la connoissance de la Vérité. Et ce n'est peut-être que pour cette raison qu'elle trouve grâce à leurs yeux. Burrhus, dont la franchise assiégeoit sans relache l'âme de Néron, en a laissé une preuve désespérante.



XLIX.

XLIX.

SUR L'AMITIÉ.

DANS la Profpérité les Amis font fans nombre;
On en trouve partout & rien n'eft fi commun:
Mais dans l'Adverfité l'on n'en voit plus que l'ombre;
Heureux l'Infortuné, s'il peut en trouver un.

DANS tous les Livres, on trouve un éloge pompeux de l'Amitié ; tous les jours fur nos théâtres, l'Amitié donne lieu aux fituations les plus attendriffantes : on donne le nom d'Ami à un Etranger qu'on voit pour la feconde fois ; à un Voifin qui n'a pas encore eu le tems de paroître incommode ; à un Convive qui rend mille courbettes pour un repas. Il n'y a pas d'homme qui ne croie poffëder plus d'un Ami. Quand on eft riche, on en a tant qu'on ne les compte plus. Les femmes même prétendent à l'Amitié, entr'elles ; bien plus, elles voudroient

persuader qu'elles ont des Amis parmi les hommes.... Ne répètons-nous si souvent le mot que pour nous consoler d'être privés de la chose ?



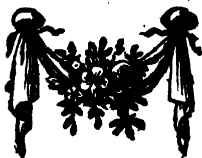
L.

Du Luxe.

Interdis ta maison au Luxe corrupteur;
Il dévore en un jour le plus riche héritage :.....
O médiocrité! c'est à toi que le Sage
Doit toutes ses Vertus, ses Talens, son Bonheur.

Ce Monstre à cent bouches, le Luxe, si pernicieux pour les États, l'est encore davantage pour les Familles; & la dissipation des biens est le moindre inconvénient qu'il traîne à sa suite. Il nous dégoûte de cette précieuse simplicité, compagne des Mœurs. A ses yeux, la frugalité n'est qu'une lézinerie honteuse. Le Luxe persuade que des besoins nouveaux sont de nouveaux plaisirs; & les Vertus de nos ancêtres passent bientôt pour être aussi gothiques que leur ameublemens. Le Luxe, pour gagner plus de Partisans, s'est associé avec l'Amour-propre & la Vanité. Et telle Epouse eut toujours été fidelle; telle Vierge eut été toujours chaste, si la honte d'être moins parée qu'une autre

ne les eut fait consentir à user de moyens illicites pour parvenir à leur but. Les talens & les arts ont souffert aussi du despotisme du Luxe; le goût a été sacrifié plus d'une fois à des modes mesquines & ruineuses. Mais peut-être le Luxe n'est-il dans un Empire que la suite nécessaire de ses révolutions. Les François devoient peut-être commencer par être de braves Gaulois, & finir par être de frivoles Sybarites. Si cela est ainsi, le seul parti qui reste au Sage, est de se tirer de la foule & de faire une heureuse & rare exception.



LI.

DE L'AMOUR.

AMOUR, ô Passion! qui les renferme toutes,
Qui du bien & du mal ouvre à la fois les routes;
C'est toi qui du jeune Homme animé de ton feu,
Fait souvent un Esclave & quelquefois un Dieu.

SAGE Instituteur, ton Élève parle plusieurs langues; sa mémoire vaste & fidelle embrasse les révolutions de tous les points du globe; tu l'as initié dans les secrets les plus profonds de la Nature; la culture de son esprit ne l'a point fait oublier celle de son corps. Une santé que les excercices ont rendu parfaite, lui promet des jours nombreux & sereins. Mais ton Élève touche à son quatrième lustre; tu n'as rien fait encore, si tu n'as sçu préparer son cœur à la grande révolution de la Nature, à ce penchant irrésistible d'un Sexe vers l'autre. De cette époque dépend presque toujours la destinée du reste de la vie. Si tu n'as sçu lui inspirer le goût du beau, l'amour du bon;

si son cœur n'est pas plus difficile à captiver que ses yeux; s'il ne voit dans la plus belle de toutes les passions que le besoin des sens, que la différence des Sexes; malheureux Instituteur, tes travaux de dix années vont être la proie du premier coup-d'œil de ton Élève. Mais aussi quelle sera ta gloire, si une Beauté modeste vient achever avec ses grâces ce que tes peines sçavantes ont ébauché; si l'Amour n'est pour ton Éleve qu'un véhicule puissant qui le porte aux grandes choses; qu'une heureuse explosion qui développe dans son cœur le germe de toutes les Vertus & de tous les talens?



LII.

Aux Femmes.

Rendez par votre choix, votre ardeur légitime;
Aimer n'est qu'un besoin, s'oublier est un crime:
Que le Mérite seul ait droit à vos faveurs!
Le prix de nos Vertus est le don de vos cœurs.

Sexe, né pour le bonheur de l'autre, de votre choix dépend la destinée d'une génération entière. Ne donnez votre cœur qu'en échange de nos Vertus. Quel mortel seroit hypocrite, ambitieux, vindicatif, ingrat; si l'hypocrisie, l'ambition, la vengeance, l'ingratitude étoient des barrières insurmontables entre lui & la femme qu'il aimeroit? Vous avez en votre pouvoir le mobile le plus puissant sur le cœur humain. Il ne tiendroit qu'à vous d'opérer la plus heureuse & la plus prompte révolution dans les Mœurs; & il n'y a peut-être que vous seules qui puissiez la tenter avec succès. Sans en abuser, sachez-vous servir de l'ascendant que la Nature vous a donné. Devenez plus sévères;

ſoyez nos juges & diſtribuez les couronnes ſans impartialité & avec diſcernement. Que l'Hymen devienne le légiſlateur de la ſociété ; que pour goûter ſes plaiſirs, il faille s'en rendre digne ! Que pour avoir le droit d'entrer dans ſon temple & d'y reſter, il ſoit indiſpenſable de montrer des titres & d'acheter ſes faveurs au prix des qualités les plus précieuſes ; & l'Hymen ne ſera plus un beſoin qu'on dédaigne auſſi-tôt qu'il eſt ſatisfait. Femmes ! quel triomphe pour votre amour-propre ! Combien s'étendroit votre empire ; d'autant plus flatteur qu'il étendroit en même tems celui de la Vertu ! Arbitres de nos plaiſirs, vous deviendriez auſſi les créatrices de nos Mœurs, & vous réaliſeriez les titres vains de *Souveraines* & de *Divinités*, que l'étiquette ou la fauſſeté vous prodigue pour mieux vous ſéduire.



LIII.

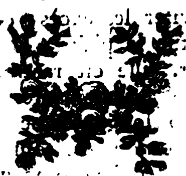
De la Raison.

Qu'en tous lieux la Raiſon nous précède ou nou
ſuive !
Qu'elle aſſiſte à nos jeux, préſide à nos loiſirs !
Aſſiſe à notre table, ayons la pour convive ;
La Raiſon ſe permet les innocens plaiſirs.



La Raiſon ! . . . à ce nom, on croit qu les Ris prennent la fuite, que la gravité mau ſade les remplace : le front ſe ride ; on ſ compoſe ; on bâille & l'ennui, dit-on, s'em pare de toutes les facultés. On ſe fait un fauſſe image de la Raiſon. La Raiſon n'e que l'art d'éviter les excès ; & qui ne ſça que l'excès tue le plaiſir. La Raiſon aim à s'humaniſer. Elle eſt rarement couvert d'une robe noire & traînante. Elle ne port point une barbe longue & peu ſoignée. Ell n'habite pas toujours le tonneau de Dio gène : c'eſt elle qui accompagnoit Socrat par-tout, même au milieu des enfans dor il ne dédaignoit pas les jeux. Si je voulo

faire son portrait ; je choisirois pour modèle l'aînée des Grâces. J'esquisserois une femme encore jeune, ni grave, ni folle, qui aimeroit à sourire ; dont la société agréable & instructive plairoit & intéresseroit tout à la fois ; dont le caractère heureux se prêteroit sans foiblesse à la foiblesse de ceux qui la fréquenteroient. Je la représenterois tenant un bouquet de roses, dont elle sépareroit les épines pour en respirer le parfum avec plus de sécurité. En un mot, je voudrois qu'on se sentît du penchant pour la Raison, avant qu'on sçut que c'est elle. Mais mon tableau seroit le chef-d'œuvre de l'art, si je parvenois à faire aimer encore davantage cette femme, après qu'on auroit appris que c'est la Raison.



LIV.

De la Colère.

Le Repentir commence où finit la Colère :
De ton sang enflâmé laisse éteindre l'ardeur,
Et révoque ou suspend un ordre trop sévère ;
On résiste à la force, on cède à la douceur.

La Colère est pour l'âme ce qu'est la fièvre ardente pour le corps. On peut en prévenir les accès ; mais s'ils surviennent, il est difficile de s'en délivrer. Hercule furieux déchira de ses mains ses propres enfans. La Colère a des effets aussi cruels. La Raison en ce moment a beau élever la voix ; c'est un pilote qui crie au milieu de l'orage. Il ne peut se faire entendre ; jouet aveugle de la tempête, le vaisseau va se briser contre des rochers. Le calme revenu, on se désespére au milieu des débris. On se reproche cent fois d'avoir été sourd aux avis de la sagesse. Mais c'étoit avant de sortir du port qu'il falloit en profiter, pour ne pas se livrer à l'inconstance inévitable des vents & des passions.

L'intérêt propre, de concert avec la Raison, nous conseille d'éviter jusqu'aux symptomes de la Colère. Celui qui en est attaqué est plus à plaindre qu'à blâmer. Une Macédonienne condamnée injustement par Philippe, qui étoit ivre, en appella à Philippe à jeun : il faut en agir de même avec les Colèriques.



LV.

L V.

De la Paresse.

Qui veut goûter d'un fruit doit en rompre l'écorce;
La peine surmontée est le sel du plaisir.
L'Homme le plus robuste, en un honteux loisir,
Végète & perd bientôt son courage & sa force.

La Paresse feroit d'un Achille un Thersite. Tous les maux qui affligent l'humanité ne viennent peut-être que de cette source. Que sert d'être né avec le nerf d'un Athlète ou le génie d'Homère, si on laisse ensevelir & perdre ces dons rares dans une lâche oisiveté. Le mouvement est l'âme de l'Univers; qu'une seule pièce de cette vaste machine reste sans action, la confusion se mettra dans les autres & tout rentrera dans le cahos. Le monde moral est assujetti aux mêmes loix. Malheur aux États engourdis où la Paresse est tolèrée, où l'on achète le droit d'être inutile. L'activité & l'émulation sont les deux ressorts les plus puissans dans un Empire. Un Citoyen paresseux devroit être puni comme

un voleur. La naissance & le bien ne peuvent nous exempter de fournir à la Patrie notre part de travail, comme un tribut de reconnoissance ; ou plutôt comme une dette que nous avons contractée avec elle, en recevant la naissance dans son sein. D'ailleurs, qu'est-ce que le plaisir ? Ce n'est souvent qu'un obstacle vaincu : celui donc qui cherche à se soustraire à la peine, s'interdit le plaisir. La vie est une arène où il faut combattre avec éloge pendant sa jeunesse, si l'on veut avoir part un jour aux honneurs du triomphe. L'ennui, le plus cruel de tous les fleaux, s'empare du mortel qui n'est que Spectateur indifférent; bientôt son corps engourdi ne renferme plus qu'une âme sans énergie & sans ressorts. La Santé, fille d'un travail reglé, déserte sa maison solitaire & pauvre, & les Parques tranchent, sans peine & avant le tems, le fil relâché de ses jours peu nombreux.



LVI.

LE LIVRE DE LA VIE.

Du Tems & d'un bon Livre on fait le même usage :
Dès le premier feuillet, l'Homme prudent s'inftruit ;
Le Fou court, en l'ouvrant, à la dernière page :
Nous perdons le présent pour le moment qui fuit.



LE Tems nous a été donné, comme un Livre plus ou moins volumineux à remplir. Les jours de notre vie en sont les feuillets, & la Vertu consiste à n'en laisser aucun en blanc ou mal employé. Socrate légua à la postérité le Livre de sa Vie sans taches & sans lacunes. Néron avoit tellement noirci le sien, qu'il en déchira les dernières pages, & abrégea ainsi sa tâche que l'Univers consterné trouvoit depuis longtems trop longue. Princes, les Peuples écrivent dans le Livre de leur Vie sous la dictée du vôtre. Qu'il est méprisable celui dont la vie n'offre que des dates séches, qu'une nomenclature de titres vains & pompeux ! Mais qu'il est mal-

heureux le Souverain, qui pour écrire sa vie trempe la plume dans le sang de ses Sujets!

Le Sage revient souvent sur ses pas. Il ne prend la plume qu'après avoir pensé ce qu'il veut écrire. Quelquefois il se délasse, en traçant quelques fleurons; plus souvent il fait des ratures, sans en rougir; & le Livre de sa Vie approche d'autant plus de sa perfection qu'il touche à sa fin.



LVII.

De l'Hospitalité.

Des Gens de probité la maison a cent portes;
Chez eux tout est ouvert; on entre par cohortes:
Mille obliques détours mènent chez les Méchans,
Et leur demeure étroite est fermée en tous tems.

N'acceptez jamais l'Hospitalité dans une maison gardée par le mystère, habitée par la méfiance. Vous n'y dormiriez point en paix: le bruit importun des clefs & des gonds retentiroit sans cesse à votre oreille allarmée, & vos songes ne vous offriroient que chaînes & que prisons. Entrez plutôt dans cette demeure riante & ouverte à toute heure, où le jour pénètre de tout côté. Probablement la Vertu l'a choisie pour séjour; le calme & la sécurité y annoncent sa présence. L'Etiquette en est bannie, & l'Urbanité la remplace. Pour y être admis, il n'est pas nécessaire de se faire précéder par la li-

vrée du Luxe. Là, vous pourrez penſer auſſi haut qu'on parle ailleurs : la douce familiarité qui vous accueillera vous fera croire que vous êtes encore aſſis devant le foyer Paternel.



LVIII.

DE L'ADVERSITÉ.

Sous le fer du Boucher vois l'innocent Agneau,
Dans les flots de son sang expirer sans murmure;
Hier, hier encore, au milieu du troupeau,
Sa mère le voyoit bondir sur la verdure.

SOIS toujours préparé à l'Adversité. La Vertu elle-même n'en est pas exempte. Tu en supporteras mieux les coups, quand elle te visitera : tu te seras familiarisé avec elle. Qui est-ce qui succombe à l'Adversité? Ce n'est pas cet indigent qui est né & qui mourra dans son sein; ce n'est pas le Sage pour qui tout est indifférent, hors la Vertu. C'est ce mauvais riche, aux oreilles de qui le vil Parasite n'a jamais osé prononcer le nom du Malheur. Que deviendra-t-il, quand son luxe impudent lui attirera la juste appréhension des loix? Sa tête trop longtems caressée par la main légère de la Fortune, ne pourra

upporter le joug de plomb que l'Adverſité ui impoſera ; ſa chûte ſervira de leçon à ſes emblables, & peut-être de conſolation pour 'infortuné, dont l'exiſtence eſt une énigme pour le riche.



LIX.

De la Liberté de l'Homme.

Ne crains pas l'avenir ; il n'eſt rien pour le Sage ;
Les jours lui ſont égaux ; il ſçait en faire uſage :
Choiſis ! tu peux regler toi-même tes deſtins ;
Le Vice & la Vertu, Mortel, ſont dans tes mains.



Connois ta dignité & ton pouvoir, ô toi ! que les circonſtances fâcheuſes découragent, que les préjugés, de leur bandelettes ſacrées, captivent, comme tu l'étois dans ta première enfance par tes nourrices bornées & ſtupides. Oui ! de toi ſeul dépend ta félicité ou ton malheur. Il t'en coûtera quelques combats, pour t'éloigner du Vice & pour t'approcher de la Vertu. Mais tu exerceras par toi-même tes droits d'Homme. L'Homme eſt-il donc né pour ſe laiſſer conduire, à la manière des troupeaux ? A-t-il des yeux pour ne voir que par ceux des autres ? Eſt-il doué d'une âme libre pour ſuivre en eſclave & comme par inſtinct la route que l'ignorance & l'habitude, devenues

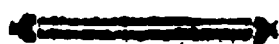
refpectables à force d'antiquité, lui tracent dogmatiquement? N'écoute que la Vérité; méfie-toi de ceux qui s'en difent orgueilleufement les organes. Fais le bien, d'après les élans de ton cœur encore pur, & non d'après de froids préceptes. Ne confie qu'à toi le foin de veiller fur toi-même : ne te crois pas abfous fur parole; & fi tu as quelques Vertus, qu'elles foient ton ouvrage!



L X.

Aux Indigens.

Pauvres, vous n'êtes point les ſeuls Infortunés :
Dans le Palais des Rois, ceux mêmes qui ſont nés,
Connoiſſent le chagrin, vivent dans les allarmes,
Et plus que vous, peut-être, y repandent des larmes.



Qui a bâti les Villes, creuſé des Canaux pour le commerce, élevé des Hôpitaux pour les infirmes ? ce ſont des Indigens. Qui rend la terre fertile ? de pauvres Laboureurs. Qui fournit aux beſoins de la vie, & même aux caprices du Luxe ? des Artiſans habiles, mais pauvres. Qui a immortaliſé la valeur d'Achille & la prudence d'Ulyſſe ? Homère... Homère indigent & aveugle. Qui nous a laiſſé tout à la fois l'exemple d'une vie intègre & d'une mort courageuſe ? Socrate ! & Socrate n'étoit pas riche. Ce n'eſt pas Lucullus qui ſauva Rome ; & Jeanne d'Arc, avant de chaſſer les Anglois du ſein de ſa Patrie & de commander à la deſtinée de deux

Royaumes, servoit ignominieusement dans une Hôtellerie.

Honnêtes Indigens, pourquoi donc vous laisser abattre ? Pourquoi ne juger des choses que par leurs accessoires ? Ce Sybarite dont les ayeux étoient alliés à des Rois; vous le croyez heureux : détrompez-vous. Son faste vous accable, son arrogance excite vos justes murmures : mais le vrai Bonheur s'achette, non avec de l'or; cet homme seroit un Dieu; mais avec des Vertus, des travaux honorables. Vous avez aussi des droits à la félicité. Pour qu'un Grand soit heureux, ou pour qu'il n'abuse pas de son pouvoir, il est nécessaire, dit-on, qu'il ait connu l'infortune : pour que l'homme Indigent soit heureux, il faudroit aussi qu'il eut éprouvé la malignité des Serpens cachés sous les fleurs, qui croissent dans le jardin des Grands.



LXI.

L X I.

De la Science et de l'Ignorance.

Pour ſuivre la Vertu, faut-il tant de lumière?
On connoît ſes *devoirs* ſans lire Cicéron :
Le Berger ignorant, au fond de ſa chaumière,
Pour être heureux & *ſage*, en ſçait plus que Charron.

Les écrits réunis des ſept Sages de la Grèce, les offices de l'Orateur Romain, les penſées d'Epictète & de Marc Aurèle, le livre du Diſciple de Montaigne, peuvent former des Moraliſtes ; mais ne ſçauroient donner des Mœurs. Ce bon père de famille qui n'eſt jamais ſorti de ſon hameau où il eſt né & où il doit mourir, ne cherche point dans des livres qu'il ne ſçauroit lire, les inſtructions touchantes qu'il donne à ſes enfans ; & ſes enfans n'attendent pas pour l'aimer qu'il leur ait fait apprendre le quatrième commandement du Décalogue.

O vous ! que les circonſtances ont environnés des ténèbres de l'Ignorance ; vous, dont on a négligé l'éducation & qui cachés

peut-être parmi vous un Platon, un Montesquieu, consolez-vous ! vous avez autant de droit qu'eux à la Vertu & au Bonheur, autant de moyens pour y parvenir. Plus près de la Nature, vous marchez plus sûrement dans le sentier de la vie. D'autres se fient trop à leurs propres lumières & s'égarent. Le plus Sçavant n'est pas toujours le plus sage & le plus heureux. La Science des mœurs est à la portée de tout le monde. Elle ne demande point d'amples commentaires ; en rentrant dans son cœur, on y apprend tout ce qu'il est nécessaire de sçavoir.



L X I I.

De l'Éducation des Princes.

Si l'on m'eut confié les jeunes ans d'un Prince ;
Ignorant sa naissance, au fond d'une Province,
Parmi les indigens confondu près de moi,
J'en aurois fait un Homme, avant d'en faire un Roi.



Ce n'est pas au pied du trône que devroit se faire l'Éducation du Prince qui doit un jour y monter. L'Artiste se forme dans l'atelier d'un grand Maître ; la place d'un Homme de Lettres est dans la société des Sages : celle d'un jeune Roi est au milieu de son Peuple. Né pour commander à des hommes, il faut qu'il les connoisse ; en trouveroit-il à la Cour ? Il jugeroit du monde entier d'après ses Courtisans. Malheur au Peuple dont le Prince enfant a été bercé par eux, & à qui on a donné un sceptre pour hochet. Dans l'âge de règner, il ne sentira pas toute l'importance de ce qui jusqu'alors lui a servi de jouet. Son bras devenu plus

pesant avec le tems en frappera indistinctement ses Sujets, comme il en frappoit sans conséquence ceux qui amusoient sa première jeunesse. L'habitude de commander, lui fera croire que c'est un droit inné en lui & qui n'appartient qu'à lui seul. Il ordonnera avant de sçavoir ce qu'il en coûte pour obéir; & ses caprices deviendront des Loix ou des Arrêts. Ses yeux accoutumés à l'éclat de la Couronne, seront révoltés du spectacle de la misère, au lieu d'en être attendris. Ses oreilles familiarisées avec les accens mélodieux de l'adulation, seront choquées des cris discordans de l'infortune. Heureux les Sujets dont le Maître s'est cru d'abord leur égal.



LXIII.

De la Modestie.

Ce qu'eſt l'Épine aiguë à la Roſe fleurie;
Ce qu'eſt l'Ombre aux Couleurs ; ce qu'eſt la Nuit au Jour,
Le Voile à la Beauté, le Myſtère à l'Amour :
Aux Vertus, aux Talens, telle eſt la Modeſtie.



La Modeſtie ſuppoſe le Mérite, ou en tient lieu. Sans elle, on a peine à y croire, ou il revolte & bleſſe l'Amour-propre. La Modeſtie appaiſe l'envie qui pardonne volontiers au mérite, quand il conſent à être inconnu. La Modeſtie eſt la gardienne des Vertus, en ce qu'elle les met à l'abri des dangers, qu'elles courroient ſur un théâtre élevé. Mais en même tems qu'elle veille à leur ſûreté, elle contribue tôt ou tard à leur éclat. L'humble violette ſe dérobe aux regards ; ſon parfum la trahit, & cette fleur qu'on fouloit aux pieds, ſe voit placée ſur le ſein modeſte des Grâces, dont elle eſt l'emblême. Car la Modeſtie eſt ſur-tout la

parure des Femmes. Ce *je ne sçais quoi*, qu'on remarque en elles, plus facile à sentir qu'à peindre, ce n'est autre chose que la Modestie. La ceinture de Vénus, ce chef-d'œuvre de l'imagination d'Homère ; ce tissu merveilleux que les Poëtes s'exercent tant à chanter depuis ce grand Maître ; cette ceinture sans laquelle l'éloge d'une femme n'est pas complet : est-ce autre chose que la Modestie ?



LXIV.

De l'Humanité.

O ſainte Humanité ! Vertu des belles âmes !
L'Univers diviſé ſe rallie à ta voix,
Et de tous les mortels échauffés de tes flâmes,
Tu ne formes qu'un tout ſoumis aux mêmes Loix.



Il eſt paſſé ce tems d'ignorance où l'Etranger étoit traité de Barbare. Les hommes plus éclairés ſur leurs véritables intérêts, ſe donnent, pour ainſi dire, la main d'un bout du monde à l'autre, & l'Humanité ne tardera pas à opérer dans la morale les mêmes phénomènes qu'opère en phyſique l'étonnante Électricité. Encore quelques années, & ſans doute on n'ira plus ſur les bords de l'Afrique trafiquer de l'eſpèce Humaine, comme d'une marchandiſe paſſive. Encore quelques années, & les Souverains reſpectivement ne permettront plus que leur trône ſerve d'aſyle au crime commis ſur une plage éloignée. L'amour de la Patrie n'exclura point l'Humanité. Ces deux mots exprimeront la même

Vertu, considérée sous deux points de vue différens. La terre regardée comme la mère commune de tous les hommes, ne verra dans ses enfans que des frères amis. Les guerres n'ont peut-être d'autre origine que cette indifférence coupable, que les hommes ont les uns pour les autres, lorsqu'ils ne sont pas nés sur le même sol. Si les Peuples se regardoient comme ne formant qu'une Nation, dont les différentes tribus sont étroitement liées par les besoins & par les plaisirs, il ne seroit pas aisé aux Chefs ambitieux de les armer les uns contre les autres. Mais pour opérer cette heureuse révolution, il faudroit faire disparoître tant de distinctions qui engendrent les rivalités, tant de barrières odieuses qu'éleve le préjugé entre les Nations. Il faudroit un même culte, une seule législation, &c.... Il ne faudroit peut-être qu'un grand Homme.



L X V.

Des quatre Saisons de la Vie.

Nôtre Vie eſt un champ qu'il nous faut cultiver :
Les Fleurs ſont au Printems, les Fruits ſont en Automne ;
Les Travaux pour l'Été, le Repos dans l'Hyver :
Des Lauriers du Matin, le Soir fait ſa Couronne.



LA marche des Saiſons eſt une règle pour les différens âges de la Vie, & le Bonheur conſiſte à ne point s'en écarter. L'homme inconſéquent qui ſe repoſe aux jours de travail, ſera obligé de travailler pendant les jours de repos. Celui qui n'a point ſemé au Printems, ne recueillera point dans ſon Automne. Qui n'a pas mis à profit ſon Été, aura un Hyver triſte & difficile. Prenons la Nature pour modèle, on ne s'égare point ſur ſes traces. Appliquons ſa méthode à l'économie de la vie humaine. Les maux de la ſociété ne viennent peut-être que de ce que les hommes ne ſont pas tous à leur place, & ne font point les choſes dans leur tems.

Le vieillard veut jouer encore le rôle du jeune homme, ou il entasse dans le tems destiné pour jouir paisiblement. Le jeune homme, tout entier à ses plaisirs, ne croit pas qu'un jour ils l'abandonneront. Cet autre dans l'âge viril traite des affaires avec la légèreté de l'enfance ou la lenteur de la vieillesse. Heureux celui qui se laisse conduire par l'instinct toujours sûr de la Nature. Une alternative sagement ménagée de peines & de plaisirs, lui forme un cercle qu'il parcourre gaiement & qu'il renouvelleroit sans fin avant d'être dégoûté.



LXVI.

LE SOMMEIL DU MÉCHANT.

ENFIN, un mauvais Roi dormoit profondement:
Un Sage, à ſes côtés, veilloit dans le ſilence;
Quelqu'un lui reprochant ſa lâche complaiſance:
Ne troublons point, dit-il, le ſommeil du Méchant.

A L'EXEMPLE du Sage, laiſſons dormir, non ſeulement les Tyrans; mais encore ceux auxquels il ne manque qu'un trône pour faire tout le mal qu'ils ne peuvent commettre que par intention. Ces Juges qui ne ſe ſervent des balances de Thémis que pour peſer l'or de leur cliens & de ſon glaive, que pour en frapper l'Innocent pauvre. Ces Miniſtres de la Religion & de l'État, qui ne font ſervir l'autorité du Dieu, qu'ils repréſentent, que pour conſacrer leurs ſourdes manœuvres. Ces Epouſes acariâtres, qui banniſſent de leur maiſon la paix & les ris. Ah! puiſſe un Sommeil létargique s'emparer de cette foule coupable, & remplir l'intervalle entre leur enfance & le moment

de leur trépas. Ou plutôt, puissent les Méchans, effrayés d'eux-mêmes, se dire : on bénit notre Sommeil ; répandra-t-on des larmes à notre mort, devenue un bienfait pour la société ?



LXVII.

LXVII.

DU SAGE.

Las! je cherchois un Sage & je perdois mes pas ;
Une voix inconnue enfin me dit tout bas :
« L'oiseau né de sa cendre & qui toujours voyage,
» Cet invisible oiseau, le Phœnix, c'est le Sage. »

QU'EST-CE qu'un Sage? Que n'est-il aussi aisé à rencontrer qu'à peindre ! Ouvrez le premier Livre de Morale ; vous en verrez le Portrait d'autant plus beau que l'Auteur l'a fait sans modèle. Ma définition sera courte : un Sage est un Homme. C'est-à-dire, un être qui placé entre la Raison & les Passions, fait usage du fil que lui a donné la Nature pour se guider dans la carrière de la vie.

L'Instinct a fait plus de Sages que les lumières des Sçavans. Celui qui doit sa sagesse à l'Instinct de la Nature, peut être sage impunément. Celui qui la doit à son génie,

:ourt risque d'éprouver le sort du Phœnix qui meurt sur le bucher allumé par lui-même. Mais malheureusement le Sage ne renaît pas le sa cendre.



LXVIII.

Des Vertus et des Vices.

Si les Vertus sont sœurs, tous les Vices sont frères;
N'en laisse pas entrer un seul en ta Maison :
Interdis-leur ta porte, & charge la Raison
De veiller nuit & jour à tes ordres sévères.

L'Orgueil mène à l'Injustice, l'Injustice à l'Inhumanité, &c. C'est un cercle qu'il faut parcourir & renouveller sans fin, dès qu'on y est entré. Ce qui doit consoler; c'est qu'il en est de même des Vertus. La Douceur dispose à l'Indulgence; celle-ci à la Concorde, &c. L'Homme est placé entre ces deux extrêmités qui s'excluent mutuellement. C'est à lui à choisir. Choisit-il bien? Il faut encore qu'il veille à ce qu'il ne se fasse aucun mêlange. Qu'il laisse pénètrer un seul Vice dans son cœur; il sera tout étonné de les y trouver tous dans la suite. Il doit les consigner à la Raison qui

lui a été donné pour diriger les Paſſions. Mais ſouvent auſſi, il faut ſurveiller la Surveillante elle-même ; Duegne facile à corrompre ou à ſe laiſſer tromper.



LXIX.

De la Douceur.

Fille de la Bonté, la Douceur eſt un charme,
Qui ſur la Beauté même obtient ſouvent le pas :
Sexe, pour triompher, c'eſt votre plus belle arme ;
Avec elle, en tout tems, vous avez des appas.



La Douceur eſt ſur-tout la Vertu des Femmes. Leur caractère, leurs occupations, le rôle qui leur eſt deſtiné dans le monde, & juſqu'à la délicateſſe de leur organiſation, tout leur fait une loi de la Douceur. Avec la Douceur, on les diſpenſe de la Beauté : la Douceur eſt la première des Grâces : c'eſt le charme de la vie privée & le baume qui ferme les playes que le malheur fait à notre âme. Une Femme acariâtre eſt le ſupplice de ſon Mari & le fleau de deux Familles. C'eſt la Douceur qui ramène un Epoux diſſipé, la contradiction l'aigriroit, ſans le

rendre plus ſage. Le triomphe qu'obtient la Douceur eſt d'autant plus beau qu'il eſt accordé volontairement.



LXX.

Des Flatteurs.

Le Sage se corrige en observant les Foux.
Mais fuyez les Flatteurs; les yeux fixés sur vous,
Même avant le succès, ils vous crieront: *Victoire!*
N'écoutez pas; courez! c'est au but qu'est la gloire.

Malheur à celui qui se repose au milieu de la carrière. Crédule, il s'endort sur la foi de ses Rivaux devenus ses Flatteurs pour le tromper; d'après leurs éloges intéressés & menteurs, il présume trop de ses forces déja couronnées par un triomphe éphémère. Quand il se reveillera, il se trouvera seul sur l'arène; plus de couronnes! Il retournera sans gloire au sein de sa famille; il en sera reçu froidement & il consumera dans la honte & l'ennui le reste d'un vie qu'il auroit pu rendre célèbre & utile.

Dans la carrière de la vie, l'Homme prudent, quand son tour n'est pas encore venu, s'instruit en observant, & les fautes des vaincus le rendront vainqueur. Le moment de

paroître eſt-il arrivé ? Il s'élance dans la lice ; ſans perdre un tèms précieux à meſurer ſes Rivaux, la couronne de l'immortalité qui l'attend au but eſt le ſèul objet qui fixe tous ſes regards. Il vôle, en ſe détournant des obſtacles qui ont arrêté ſes Prédéceſſeurs & qui feront échouer ſes Compagnons imprudens, qu'il égale déja & que dans peu il laiſſera loin derrière lui. En vain des Spectateurs jaloux lui crient ſans ceſſe : changez de route ; détournez-vous ; arrêtez ; ſourd à leurs clameurs inſidieuſes, il touche au terme & le vainqueur releve lui-même les vaincus dans leurs chûtes.



LXXI.

DES HONNEURS.

Des Honneurs éclatans ne fois pas Idolâtre;
Choisis un Rôle aisé sur un obscur Théâtre:
Dans la Scène du monde, heureux qui, Spectateur,
Vivroit sans être vu, mourroit sans être Acteur.

POUR jouer un rôle brillant dans la Société, il en coûte ordinairement si cher !... Les sifflemens & les huées d'un Parterre injuste & partial sont les moindres désagrémens auxquels il faut s'attendre; & compte-t-on pour rien la violence qu'il faut se faire pour paroître ce que l'on n'est pas, pour se pénétrer de l'esprit d'un rôle difficile à saisir, honteux à soutenir? Plus d'une fois, on est mal secondé par un Auteur inhabile, ou trahi par un envieux mécontent du personnage subalterne & ingrat qu'il joue, & avide des applaudissemens passagers & suspects, surpris à une populace insensée ou sans goût. Et que nous revient-il des succès les plus brillans? De la fumée qui nous enivre, ou

nous aveugle, quelques grains d'or qui nous éblouissent & nous enlevent cette heureuse & douce sécurité, compagne de la vie privée & qui seule est le bonheur. Au milieu de quelques amis, au sein d'une épouse tendre, entourés d'enfans sagement élevés, inconnu au reste de la terre, que faut-il de plus pour dire en mourant : j'ai vécu.



LXXII.

DU SILENCE.

PARLEZ peu ! que, semblable au courant dont les eaux
Du Laboureur voisin font bénir leur passage,
Votre bouche avec choix ne verse que des mots
Dignes de séjourner dans l'oreille du Sage.



LA retenue dans le langage annonce la retenue dans la conduite de la vie. Moins vous parlerez, plus vos paroles auront de poids. On méprise un grand parleur ; on respecte jusqu'au Silence de l'homme sensé qui n'ouvre la bouche qu'à propos. Le premier ressemble à ces Charlatans qu'on écoute dans les places publiques par désœuvrement, & sans prendre aucune confiance dans leurs drogues qu'ils ont trop vantées. Le second fait sur les Auditeurs attentifs l'impression que faisoient les Oracles sur

l'esprit des Anciens. Le laconisme de leurs décisions en imposoit autant que le sens même de leurs réponses.





LXXIII.

De l'Inégalité des Conditions.

Qu'un autre aille aux honneurs par le chemin
du crime!
Ami, quand tu devrois en être la victime,
Ne ceſſe point d'être Homme, en approchant des
Grands:
La Vertu rétablit l'égalité des rangs.



Il eſt des Miſantropes (*) qui déclament contre l'Inégalité des Conditions: d'un mot, on peut étouffer leurs murmures & leur fermer la bouche.

(*) Qu'on ſe garde bien de ſoupçonner l'Auteur d'avoir voulu déſigner ici le Philoſophe Genevois, *J. J. Rouſſeau*. Au contraire, il ſaiſit cette occaſion de rendre ſon tribut d'hommage à la mémoire de l'Epictete moderne, que nous venons de perdre & qu'il a tâché de caractériſer dans ce Diſtyque:

Son eſprit exerça cruellement ſon cœur;
On lui vendit la gloire au prix de ſon bonheur.

Soyez Vertueux, & la diſtance immenſe qui au premier coup-d'œil vous ſépare de l'Homme en place, chargé d'honneurs & de biens, eſt franchie : vous êtes ſon Egal, s'il a vos Vertus ; & ſon Supérieur, s'il n'a que des dignités & de l'or.



LXXIV.

PORTRAIT DE L'ÉGOÏSTE.

L'ÉGOÏSTE eſt bien près de devenir ingrat ;
Il voudroit, dans ſon cœur, vivre ſeul ſur la terre,
Et contre ſon ſemblable il eſt toujours en guerre ;
Pour être Vertueux, il lui faut un contrat.

L'ÉGOÏSME eſt l'excès de l'Amour-propre. Il relâche les nœuds les plus étroits & les plus doux. Il deſſèche le cœur & le rend trop aride pour que les Vertus puiſſent y germer dans la ſuite. Il iſole l'Homme & le fait devenir, ſans qu'il s'en apperçoive, l'ennemi de la ſociété & de lui-même. Un Egoïſte commence par voir avec indifférence les maux d'autrui, & finit par s'en réjouir. Il n'a point de Patrie, de Famille, ni d'Amis. Il ſe fait le centre où tout doit aboutir. Inſenſiblement auſſi l'Egoïſme mène au vice le plus honteux, à l'Ingratitude. Si l'Egoïſte ne s'endurcit pas toujours juſqu'à devenir ingrat ; jamais du moins il ne s'élèvera juſqu'à mériter le titre de Bienfaiteur ;

puiſque le déſintéreſſement eſt la baſe de la bienfaiſance. L'Egoïſte l'eſt impunément, tant qu'il peut ſe paſſer de ſes ſemblables; mais les infirmités de la vieilleſſe, les inconſtances de la fortune, le déſert que l'Egoïſte forme autour de lui, vengent la ſociété tôt ou tard. On oublie celui qui n'a penſé qu'à ſoi. L'Egoïſte a vécu, ſans faire le bien; il meurt, ſans cauſer de regrets.



LXXV.

Encore, de la douce Médiocrité.

Heureux qui dans le port, à l'abri de l'orage,
Ne craint que pour autrui les dangers du naufrage,
Et peut dire en lui-même ; « O sort ! je ne crains
» rien ;
» J'ai fait, ou j'ai toujours voulu faire le bien ».



UN Prince appartient à ses Courtisans, le Courtisan aux honneurs qu'il brigue ; l'Avare appartient à son or, le Voluptueux aux caprices de ses Maitresses : l'Homme de bien n'est qu'à lui.

Mais ce n'est qu'au sein de la douce Médiocrité que l'Homme de bien peut marcher, libre au milieu des passions. On ne sauroit trop recommander cette douce Médiocrité, ce genre de vie privée qui ne nous enleve pas à nous-même, qui ne nous fait point chercher le Bonheur hors de nous, & que nous ne dédaignons jamais impunément. Au milieu d'une fête brillante & tumultueuse, l'homme de Cour, le riche Citadin

ſe rappelle, en ſoupirant, l'humble foyer de ſes ancêtres. Il regrette les plaiſirs tranquiles de ſon premier état. Il ne faiſoit point de jaloux, d'envieux; il ne craignoit point d'ennemis, quoiqu'il fut heureux, parce que ſon Bonheur ne coûtoit rien à ſes ſemblables.



LXXVI.

De la Renommée.

Paisibles Citoyens, dont l'âme eſt encor pure,
Saiſiſſons le Bonheur dans une ſphère obſcure,
Et laiſſons l'Homme vain ſe faire un nom fameux;
Il faut vivre ignoré, ſi l'on veut vivre heureux.



Voulez-vous être heureux? conſentez à vivre inconnu. Renfermez-vous dans un cercle dont la petiteſſe échappe à l'œil de l'Envie. Ne vous faites pas une honte d'être oublié. Qu'on ignore que vous exiſtez! Ne fréquentez pas la route de l'Ambitieux; à ce prix, il vous laiſſera la paix & ne troublera point vos tranquiles plaiſirs, ſi étrangers aux ſiens. Eſt-il ſi pénible de ſe réſoudre à vivre ignoré? Que perd-on, quand on renonce à une vaine célébrité? La Renommée & la Fortune reſſemblent à ces grands Seigneurs qui daignent honorer de leurs viſites des Vaſſaux qui s'en paſſeroient bien; leur Suite

enhardie par la préſence des Maîtres, ravage l'enclos du pauvre Métayer, & détruit en une heure les travaux & la récolte d'une année.



LXXVII.

De l'Indigence honnête, et de la Richesse coupable.

Pour les Midas titrés garde un mépris profond ;
Vois-tu, d'un œil jaloux, leur coupable richesse ?
Deviens plus riche qu'eux ; embrasse la Sagesse :
L'Or, s'il est mal acquis, est plus vil que le Plomb.



Hommes Vertueux, mais Pauvres, qui daignez vous montrer jaloux du coupable opulent : oui ! vous excitez mon indignation. Soutenez mieux votre dignité & gardez-vous de vous compromettre, quand la nécessité vous traînera en la présence d'un Midas titré. Plaignez-le de ne pas sentir la volupté, attachée à la condition d'un homme riche qui peut s'ennoblir, en tendant la main à la Vertu négligée. Plaignez-le ! mais gardez-vous de lui porter envie. Vous êtes plus riche que lui.

Un Traitant assis sur des tonnes d'or, ressemble assez bien à ces figures grotesques

& ridicules, que la Mode capricieuſe va chercher à la Chine, qu'elle place ſur de riches plateaux & qui ne brillent que d'un éclat emprunté. Mais qu'on leur oppoſe les chefs-d'œuvre de nos grands Maîtres ! La ſimplicité & la noble proportion de ces marbres font reſſortir davantage la meſquinerie des figures japonoiſes. Sachez donc vous apprécier, ô vous ! dont l'indigence relève encore le mérite. Ne vous dégradez point juſqu'à former des vœux indignes du ſacré caractère dont vous êtes revêtus, & ſans deſirer des richeſſes ſuſpectes, conſervés intact le tréſor de vos Vertus.



LXXVIII.

De l'Ecole du Malheur.

C'est au ſein du Malheur que naquit l'Induſtrie ;
La Moleſſe toujours énerva les Talens :
Le duvet pareſſeux aſſoupît le Génie ;
Rarement, le Mérite habite chez les Grands.

Telle eſt la marche de la Nature. Elle a placé le Courage & l'Invention à côté de la Miſère ; la Foibleſſe & la Langeur au ſein de la Proſpérité. L'Homme porte en lui le germe de toutes les Vertus & de tous les Talens. Mais c'eſt la Néceſſité ſeule qui peut développer ce germe : celui qui eſt né ſans beſoin le laiſſe ſouvent avorter, faute de culture.

Riches & Grands, méfiez-vous de la Fortune ; Mortels infortunés, attendez-en tout. Homère & Milton étoient pauvres tous deux, tous deux aveugles : que de Rois dans l'Hiſtoire ont un nom moins fameux !

Il ſemble que le Génie ſe plaiſe parmi les ruines. Il dédaigne les lieux qui brillent d'un autre éclat que le ſien.



LXXIX.

LXXIX.

PARALELLE DE LA VILLE ET DES CHAMPS.

O TOI qui veux goûter la Félicité pure!
Loin des grandes Cités, aux Champs prends ton essor.
On trouve dans les Champs (plus près de la Nature)
Les restes précieux du paisible Age d'or.



QUE voit-on dans les Villes? des Palais pompeux & souvent sans goût; on y foule un sol durci par un pavé fatigant & boueux; des ruisseaux fangeux & fétides y semblent être l'élément de ceux qui les franchissent. Il faut fuir devant des coursiers rapides, attelés à des chars bruyans. On y fréquente des Spectacles où l'on s'est fait une loi de contredire la Nature; on y voit partout des Temples desservis par l'Intérêt, des Tribunaux où l'on égorge juridiquement: des Jardins allignés qui font bâiller quand on y est seul, & qui dans les jours d'étiquette révoltent par un luxe sans pudeur. A chaque

O

pas, on y rencontre des Négocians trompeurs, une Soldatesque grossiere, une Populace abrutie : les femmes y ont tous les vices des hommes, & les hommes tous ceux des femmes.

Un Ciel serein ; des ruisseaux purs ; des gazons qui délassent le Voyageur & reposent les yeux ; le chant varié de mille oiseaux ; les travaux du bœuf docile ; le lait de la vache bienfaisante ; la toison des troupeaux aussi doux qu'elle ; la fraîcheur des bois ; le parfum & l'éclat des fleurs ; la saveur des fruits ; le spectacle sublime du lever du Soleil ; le calme attendrissant du soir. La joie, le contentement, la paix, qui se communiquent aux trois règnes de la Nature : Tout invite l'Homme à venir aux Champs, & tout devroit l'y retenir.



LXXX.

TABLEAU D'UNE VIE HEUREUSE,

SOL libre, toit de chaume & récolte abondante,
Un lit pour l'indigent, peu d'or, toujours la paix,
Un Ami, deux Enfans nés d'une Epouse amante :
Voilà le vrai Bonheur, s'il exista jamais.

LA nourriture la plus saine est aussi la plus commune & la moins dispendieuse ; de même, les plaisirs les plus doux sont à la portée de tout le monde. Dans quelqu'état qu'on soit, on peut rencontrer un ami, contracter les doux nœuds de l'Hyménée, devenir père & rendre de bons offices à ses semblables ? Otez ces plaisirs, qu'est-ce que la vie ? Pour être riche ou puissant, il faut mettre en jeu un grand nombre de moyens qui tous ne sont pas également innocens ; il faut exposer son repos, le plus souvent même son honneur : il en coûte bien moins pour être Heureux. Tous ces grands Personnages, victimes de leur propre erreur, ont cherché le Bonheur par le circuit le plus long

& le plus pénible : s'ils euſſent ſuivi la ligne droite de la Nature, bientôt ils l'auroient rencontré.

Mais le Bonheur reſſemble à ces denrées que l'on dédaigne, parce qu'elles ſont à vil prix & que tout le monde peut ſe les procurer. On aime à ſe diſtinguer, à ſortir de la foule ; & pour ſatisfaire l'Amour-propre, on renonce à la Félicité.



LXXXI.

Avis aux Riches.

Accueille fur ton champ le timide Glaneur :
Le destin lui fait-il une assez grande injure !...
Il vit de tes Bienfaits, lui, Fils de la Nature,
Qui devroit être aussi, comme toi, Moissonneur.



Riche, que dirois-tu, si, étranger fur le fol paternel, tu étois méconnu & méprisé de tes frères ? Si tes égaux couverts de tes dépouilles, insultoient à ta honteuse nudité, & nageant dans le superflu, te refusoient le nécessaire ? Que dirois-tu, si un nombreux Domestique te refusoit insolemment l'entrée d'une maison, où tu étois né pour commander ? Tu chercherois, sans doute, alors à faire parler tes droits. Les Tribunaux retentiroient de tes justes plaintes. Si Thémis éblouie & corrompue par l'or de tes adversaires, fermoit l'oreille à tes clameurs & te dénioit toute justice ; n'écoutant que la voix de la Nature outragée, juge dans ta propre cause, ou par force, ou par

dreſſe, on te verroit tenter tous les moyens le rentrer dans ton Patrimoine. Seul, contre ılufieurs, ſi tu ſuccombois; il te faudroit upporter en ſilence le joug de l'iniquité; u irois ſur une terre étrangère cacher ta ıonte & mendier des ſecours; en attendant jue la mort, trop lente, vienne terminer ıne vie, devenue pour toi un fardeau huniliant.

Riche, tel eſt le ſort du Pauvre.



LXXXII.

SUR LES GUERRIERS.

Vous, qui portez le glaive, & loin de nos murailles
Illuſtrez votre vie au milieu des Batailles,
Guerriers, ſachez regler votre noble courroux,
Et qu'avec le Héros, on trouve l'Homme en vous.



Être un Héros n'eſt peut-être pas auſſi difficile qu'on le penſe. Tel eſt lâche en préſence d'un ſeul, qui devant mille témoins devient un Achille. Sur la brèche on brave la mort qu'on éluderoit en champ clos.

Mais avoir de l'Humanité, le glaive à la main; pouvoir tout & ne faire que ce que l'on doit; voir un homme dans un ennemi vaincu; en ſervant l'État, ne point écouter ſes reſſentimens, ſes intérêts particuliers; dédaigner une action qui ajouteroit à ſa propre gloire, mais qui ſeroit ſuperflue à ſa Patrie; ne point ruiner ſes Compatriotes, pour prix de les avoir défendus; écouter la Juſtice, quand on peut faire parler la force: voilà le véritable Héroïſme. Mais pourquoi

faut-il qu'on outre toujours l'eſprit de ſon état ? L'Officier qui commande la mort, en menacera ſon Ami pour terminer la querelle la plus futile. Celui dont le métier eſt d'égorger d'innocentes Brebis, eſt moins acceſſible à la pitié que le Berger qui les a nourries.



LXXXIII.

De la Solitude.

L'Homme de bien se cherche, & le Méchant se fuit:
L'un rentre dans son cœur, comme en un sanctuaire;
L'autre porte en lui-même un tribunal sévère,
Où l'importun remords sans cesse le poursuit.



La Solitude, insupportable à celui dont la conscience est bourrelée, a des attraits pour l'Homme vertueux. Sans fuir la Société qu'il aime, dont il a besoin & à laquelle il sçait être nécessaire, l'honnête Homme se plaît quelquefois à se trouver seul pour s'occuper du bien qu'il a fait & de celui qui lui reste à faire; pour se transporter en imagination près des objets chers à son cœur, pour rectifier autant qu'il est en lui une nature toujours imparfaite; pour jouir de la paix pour laquelle il est né. L'Homme de bien trouve des plaisirs partout; partout il est avec un Ami. Le Méchant ignore ces

jouissances : si malgré lui, il reste livré à lui-même, pendant l'intervalle d'un plaisir bruyant à un plaisir plus bruyant encore ; seul devant lui, juge & partie à la fois ; il prononce en frémissant sa propre sentence, dont les remords ont déja prévenu & hâté l'exécution. Il n'est bien que hors de lui ; semblable à ces Epoux mal assortis, qui ne trouvent que l'ennui & le chagrin dans l'intérieur de leur maison.



LXXXIV.

Le Temple du Bonheur.

Mes Amis! préférons la Gloire à la Richeſſe,
Aux Honneurs les Talens, aux Talens la Santé :
Mais à tous ces tréſors préférons la Sageſſe;
La Sageſſe conduit à la Félicité.



Sur le rapport du petit nombre de ceux qui ont fréquenté le temple du Bonheur, en voici la deſcription abrégée. Cet édifice n'eſt pas grand, & plût au ſort qu'il fut rempli! On croiroit, peut-être, que l'or y brille de toutes parts ; que c'eſt un château de Fée, le Palais d'Armide. Point du tout; il faut être prévenu pour ſçavoir qu'on eſt dans le Palais de la Félicité. Rien n'y eſt recherché, miraculeux. On n'y remarque rien qu'on n'ait vu partout ailleurs. Ce n'eſt pas le ſéjour de la prétention, ni du luxe. La Sageſſe a été l'architecte du Temple du Bonheur. La Santé, les Talens, la Gloire, même la Richeſſe, l'ont élevé ſous ſes yeux & d'après ſon plan.

On a voulu contrefaire le temple du Bonheur : plusieurs même s'y sont laissés tromper. Mais ce à quoi l'on reconnoît qu'on n'a point erré dans la recherche de la Félicité ; c'est que ceux qui sont parvenus à son véritable séjour y restent sans désirer d'en changer, & y attendent paisiblement le terme de leur vie.



LXXXV.

Sur l'Ingratitude.

Indulgens, pardonnons la Colère & l'Orgueil ;
Des Riches & des Grands c'eſt l'ordinaire écueil :
Excuſons la Tiédeur, fille de l'Habitude : ....
Mais qui juſtifiera la noire Ingratitude ?

Pères tendres & éclairés, qui gémiſſez en ſecret ſur les défauts de vos enfans : conſolez-vous s'ils ſont emportés, vindicatifs, fiers, légers ou indociles ; c'eſt moins leur ouvrage, que celui de la ſaiſon de leur vie. Leur eſprit eſt-il longtems rebelle aux talens dont vous voulez l'orner, attendez qu'ils en ſentent le beſoin ? C'eſt un terrein tardif qui vous dédommagera de votre ſollicitude & de vos ſoins. Mais je partage votre douleur & comme vous je me repentirois d'être père, ſi l'Ingratitude étoit le vice de mes enfans. L'Ingratitude eſt un Monſtre dans la Morale, ainſi que l'Hydre à cent têtes en étoit un dans la Phyſique ancienne. N'eſpérez pas d'un cœur ingrat d'heureux retours,

d'heureux fruits. C'eſt un caillou qui ne peut devenir fécond que par le dérangement des loix immuables de la Nature. Qu'il eſt à plaindre le mortel qui n'a jamais éprouvé les élans de la Reconnoiſſance ; dont le cœur avare ne s'ouvre que pour recevoir, & jamais pour rendre ! Les Bienfaits réciproques maintiennent la Société ; d'un bout du monde à l'autre, les Hommes doivent ſe les paſſer, pour ainſi dire, de main en main. L'Ingrat intercepte le commerce de la vie, & reſſemble à ces canaux *infideles* qui deſtinés à diſtribuer dans une grande ville un eau ſalutaire, la retiennent, la laiſſent croupir ou perdre dans les ſables.



LXXXVI.

De la Bonté.

De toutes les Vertus, à mes yeux la première,
Celle qui les renferme, Amis, c'est la Bonté:
Ainsi qu'on voit les sens soumis à la Beauté,
La Bonté se soumet notre âme toute entière.



Voulez-vous être aimé ? soyez Bon. Les Richesses vous procureront des Adulateurs; les Talens des Mécènes; la Bonté vous donnera des Amis. La Bonté peut tenir lieu des qualités les plus brillantes. La Bonté fait sur le cœur la même impression que le Beauté sur les sens; mais l'empire de la premiere est bien plus durable. Ce mot *Bonté* a paru renfermer un sens si énergique dans notre langue, qu'on en a étendu la signification jusqu'à lui faire exprimer la perfection de toutes choses: on dit, *un bon Roi*, *un bon Père*, *la bonne Nature*. Chez un peuple Sauvage, on se contente pour tout éloge d'appeller *Homme* celui qui a fait une belle action. Heureux celui qui mé-

rîteroit à ſa mort qu'on écrivît ſur ſa tombe cette inſcription préférable à l'épitaphe la plus pompeuſe :

Il fut Bon.



LXXXVII.

Du Remords.

Il eſt un Ennemi domeſtique, implacable,
Qui d'un ſupplice lent martyriſe le cœur;
Trop digne Enfant du crime, il en a la noirceur:
Le veux-tu mieux connoître? interroge un Coupable.

Avant de commettre une mauvaiſe action, ſi l'on ſçavoit les tourmens qu'on ſe prépare ; il n'y auroit peut-être plus de coupables ſur la terre. On prétend qu'un ſecond crime coûte moins que le premier ; je n'en ſais rien, mais je ne puis croire qu'on ſe familiariſe jamais avec le Remords. Dans un vie diſſipée & tumultueuſe, dans le tourbillon des plaiſirs bruyans, on vient peut-être à bout d'affoiblir ſa voix; mais, ſans doute, elle trouve toujours des momens pour ſe faire entendre. Et que ces momens doivent être cruels! Qu'il en doit coûter pour être un méchant Homme ! Il eſt ſi doux, il eſt ſi facile d'être Vertueux! Il y a

ette différence entre le Vice & la Vertu, ue le Vice sous un masque riant cache un œur agité, tandis que la Vertu, sous un ront quelquefois sérieux, conserve un œur tranquile & serain. Le Vice promet les plaisirs & ne cause que des regrets; les acrifices qu'exige la Vertu sont suivis d'une aix inaltérable.

Après un crime commis, le Remords est ne barrière qui défend d'en commettre un econd : malheur à qui ose la franchir ; il est are qu'il rentre dans le sentier de la Sagesse.



LXXXVIII.

Sur les Procès.

O toi qui n'es que juſte; abandonne tes droits.
Souffre en paix. Que pourroit ta ſtérile innocence ?
Thémis, au bruit de l'or, s'eveille ; & ſa balance
Au Coupable opulent ſert à vendre les Loix.

LE *plus mauvais Accommodement* (dit le Peuple) *vaut mieux que le meilleur Procès.* Et le Peuple a raiſon. Il parle d'après les faits, & trop ſouvent d'après ſa propre expérience, Souffrons en paix, & en voulant reclamer la Juſtice, ne donnons pas une nouvelle occaſion de l'enfreindre. Riches ou Pauvres, ne nous montrons pas trop jaloux de nos droits. Riches, nous aurions à rougir d'avoir acheté la Juſtice; Pauvres, nous aurions à nous repentir de la réclamer, ſans avoir de quoi la payer. Mais, nous dira-t-on, les Méchans pulluleront, ſi on leur abandonne le champ de leur iniquité. Sans doute ! mais leur nombre diminueroit-il, ſi on ſe haſardoit de les combattre avec des forces inéga-

les? Enveloppons-nous de notre Vertu. Contentons-nous du suffrage de notre Conscience, sans briguer celui des Tribunaux suspects, puisqu'on les convertit trop souvent en Bureaux de Banque.

D'ailleurs, la multiplicité des Loix, leur complication qui en est une suite, les décisions contradictoires de leurs interprêtes, l'adresse des Avocats verbeux, les subterfuges obscurs des Officiers subalternes, tous ces obstacles, qui effraient les Juges les plus intègres & les plus éclairés, ne doivent pas, sans doute, rassurer leurs cliens & les encourager dans leurs justes prétentions. En perdant quelques-uns de nos droits, nous acquererons insensiblement le goût du repos, de l'indulgence & de la douce médiocrité. Ce sont des trésors qui en valent bien d'autres.



LXXXIX.

SUR LES CÉLIBATAIRES.

DEVOUONS au mépris le faux Célibataire,
Qui semant la discorde au sein de deux Epoux,
Dans le lit conjugal porte un pied adultère,
Et ravit à l'Hymen ses plaisirs les plus doux.



QUOIQU'IL existe très-peu de circonstances qui puissent exempter l'Homme de remplir les devoirs attachés au nom de Citoyen ; cependant, la corruption des mœurs, le Luxe dont elle est une suite, le Gouvernement tyrannique sous lequel on peut avoir le malheur de naître, & d'autres obstacles pareils, peuvent quelquefois suspendre le tribut que l'on doit à la Nature & à la Société. Mais de quelle indignation, de quel mépris est digne le mauvais Patriote, qui s'exemptant de ces liens rompt ceux de ses Concitoyens, qui se vange sur autrui de l'ennui, & du vuide affreux qu'il s'est imposé à lui-même ; qui est assez lâche pour tromper la bonne-foi du Mari, en abusant

de la foiblesse de la Femme, & met la confusion dans la génération d'une Famille où règnoient la paix & l'harmonie. Malheur au Peuple chez lequel ce désordre, loin d'être puni, attire encore des plaisanteries cruelles à ceux qui en sont les victimes, & une sorte de considération à ceux qui les immolent. Malheur au Peuple chez lequel le Vice a les *Rieurs de son côté*, & où la Vertu trompée est vouée au deshonneur & au ridicule.



X C.

De l'Enfance.

L'Enfance, de la vie eſt le plus bel inſtant :
Les grandes paſſions n'ouvriroient point d'abîmes;
On finiroit ſes jours ſans les noircir de crimes;
Si l'Homme ſur la terre étoit toujours Enfant.

L'Enfance eſt l'âge d'or de la vie de l'Homme. Ce n'eſt qu'à cette époque qu'on peut le dire heureux. L'or, dont le nom & la préſence reveillent en nous tant d'idées, l'or aux yeux des Enfans n'a de valeur que par ſon éclat qui les réjouit. Toutes ces diſtinctions dont l'Homme eſt ſi jaloux dans ſa maturité ne ſont rien pour l'Homme-enfant. Un ſceptre n'eſt pour lui qu'un hochet. Le glaive de la Juſtice lui ſerviroit d'inſtrument pour tailler ſes jouxjoux, & cet uſage en vaudroit bien d'autres. Tous les Hommes ſont ſes égaux, ſes amis. Les dehors ne lui en impoſent pas. Philoſophe ſans le ſçavoir, il l'eſt bien plus que ceux qui croyent l'être. Il ne ſçauroit diſtinguer une tête couronnée,

de celle qui porte un ſimple chapeau de paille. Pourvu qu'on l'amuſe, tout lui eſt indifférent ; & ſouvent il ſçait s'amuſer dans la plus profonde ſolitude.

L'Enfance eſt confiante & ſans détours. Pour elle, le tems eſt toujours au préſent, le paſſé n'eſt plus rien & l'avenir n'exiſte pas encore. L'Hypocriſie eſt inconnue à l'Enfant élevé ſous les yeux de la Nature ; il ne dit que ce qu'il penſe, même contre lui. Il haït toute contrainte. L'étiquette eſt pour lui une chimère ; la liberté eſt ſon idole. Heureux les Hommes, s'ils n'oublioient pas ſitôt le premier âge de leur vie.



XCI.

Des devoirs Maternels.

Pour conserver un teint de roses & d'albâtre,
De combien de plaisirs se prive une marâtre !
Est-il dans la Nature un tableau plus touchant,
Que celui d'une Mère allaitant son Enfant?



Auroit-on pu imaginer que le frivole avantage de conserver de la fraîcheur & de l'éclat balanceroit dans le cœur d'une Mère le salut de son Enfant. Les Philosophes les plus éloquens n'ont pu ramèner à leurs premiers devoirs des Femmes, que la Nature seule auroit dû empêcher de s'en écarter. O Luxe corrupteur, c'est-là ton ouvrage !

Dans les tems de notre Monarchie, que nous appellons Barbares ; dans les siécles de l'ignorance & des préjugés, les Mères bornoient tout leur sçavoir aux soins de leur ménage. Le Bonheur de leurs Epoux, le Bien-être de leurs Enfans, les occupoient tout entières. Ce n'étoient pas seulement les Femmes du Peuple qui se conduisoient ainsi :

la Reine Blanche, digne d'avoir pour fils Louis IX, étoit jalouse à l'excès de ses devoirs Maternels: un jour ayant été obligée de les suspendre pour recevoir des Ambassadeurs, elle confia le jeune Prince à l'une des Dames de son Palais; de retour auprès de son Enfant, voyant qu'il refusoit la mamelle qu'elle lui offroit, & soupçonnant que le lait d'une autre que sa Mère l'avoit rassasié; dans son dépit respectable, elle lui fit rejetter cette nourriture étrangère, & mérita toute la tendresse du Monarque, dont on connoît la piété filiale.



XCII.

Paralelle du Juste et du Coupable.

Un pain noir & grossier, quelques sauvages herbes,
Un toit couvert de chaume, un cœur pur & la paix,
Valent cent fois l'éclat de ces maisons superbes,
Où veille le Remords au milieu des Forfaits.



Le Remords!... à ce nom, les Ris innocens prennent la fuite; la Fête la plus brillante se convertit en deuil; le Palais le plus pompeux devient un désert sauvage, & le Bonheur s'évanouit.

Heureux qui peut se dire: sous mon humble chaumière la paix sommeille; tout ce qui m'environne est le fruit d'une industrie honnête; tout ici m'appartient. L'Orphelin ou la Veuve ne peuvent réclamer que le bon cœur de celui qui l'habite. Dans ce Château voisin, on boit dans des coupes d'or; & cet or appartient aux malheureux épars çà & là, sans secours, sans asyle, aux environs de ce Temple de la rapacité: le maître qui y végète ne peut en sortir sans rencontrer des

témoins importuns, qui dépoſent tacitement contre ſa conduite. L'honnête indigent qui l'avoiſine lui fait envier ſon heureuſe inſouciance; il a été dépouillé de ſes biens, mais non de ſa gaiété, de ſon innocence naïve: & le Riche en rentrant chez lui craint toujours d'y trouver le véritable Propriétaire qui le dépoſſède à ſon tour, mais avec plus de juſtice.



XCIII.

De la tranquilité du Sage.

Récompense du Sage, interdite aux Méchans,
Tranquile volupté sans remords, sans foiblesses;
Paix du cœur, calme heureux, doux silence des sens;
Sans vous que sont les Arts, la Gloire, les Richesses?

Le repos de l'âme ne s'achète qu'à force de Vertus. C'est le seul bien qu'on ne peut ravir au Sage. Qu'on le dépouille, qu'on lui ravisse la liberté; *il porte tout avec lui.* Quand sut la terre, il n'a pas de quoi reposer la tête, il rentre dans son Cœur, vaste domaine! il y trouve des consolations. Il plaint ses ennemis de ne pouvoir partager avec lui cette douce sécurité, cette paix intérieure avec laquelle on n'est jamais malheureux. Ils n'en jouissent pas, tous ces Mortels intrigués, tous ces Enfans en cheveux blancs qui se passionnent pour des riens, qui se fuyent & ne sont jamais plus malheureux que quand ils se trouvent.

Voulez-vous juger de l'intérieur d'un Homme? obſervez ſes mœurs, ſes goûts, ſes habitudes. Celui que vous verrez attaché au ſol de ſes Pères; celui pour qui la ſolitude ſtudieuſe a des charmes, & dont tous les jours de la vie ſont uniformément utiles, ſans lui procurer d'ennui ou de dégoût: dites: celui-là eſt bien avec lui-même; voilà le Mortel dont la conſcience eſt pure, dont l'âme eſt tranquile, & ſi le Bonheur exiſte, cet Homme doit le ſçavoir.



XCIV.

Ce qu'est l'Homme sans la Vertu.

On pourroit exister, sans être Vertueux!...
Non! ainsi que le corps privé d'air est sans vie,
Privé de la Vertu, l'Homme est sans énergie;
Son cœur froid ne sent rien: il est mort à nos yeux.

Je définirois la Vertu, la vie de l'âme. Il n'y a que l'Homme Vertueux qui puisse être véritablement heureux & brave, qui supporte avec courage les coups de l'adversité & qui ne se laisse point amolir par le Bonheur. Il n'y a que l'Homme vertueux qui aime véritablement sa Famille, sa Patrie, tous les Hommes. L'Enthousiasme de la Vertu donne du ressort au génie, échauffe le cœur & rend capable de grandes choses. Un Homme Vertueux craint moins la mort qu'un autre. Il ne lui faut pas des yeux ouverts sur lui pour qu'il pratique la Justice. Il est toujours en présence de sa Vertu, & ce témoin pour lui est moins un empêchement au mal qu'un encouragement au bien.

A ! Homme ſans Vertu, il faut mille véhicules étrangers pour opérer quelques bonnes actions, dont il ne peut avoir le mérite. Il n'eſt rien par lui-même ; c'eſt une pâte docile qui ſe laiſſe modifier par les plus legères circonſtances, par les motifs les plus frivoles. Dans les grandes occaſions, il cherche hors de lui de grands ſecours, qu'il ne trouve que rarement. Et c'eſt alors que l'on s'apperçoit combien l'Homme eſt peu de choſe ſans la Vertu.



XCV.

Au Poete.

Des plus rares talens Toi qui souvent abuses,
Favori d'Apollon, connois mieux ton devoir ;
Reprends ta dignité : qu'il seroit beau de voir
L'Autel de la Vertu desservi par les Muses!

O toi! que la Nature a doüé d'une imagination brûlante, d'un cœur sensible ; heureux Mortel, né Poëte! rend-toi digne de porter ce nom ; que la Vertu ait ton premier hommage! A la vue d'une Campagne riante, chante les merveilles de la Nature & les douceurs de la vie Pastorale. Tes yeux ont-ils rencontré ceux de la Beauté modeste? prend ta lyre & immortalise son nom dans des Vers aussi chastes que celle qui en est l'objet. Dans le sein d'un Ami, charmes ses peines & fais-lui oublier les injustices du sort par la mélodie de tes chants consolateurs. Mais brise ta lyre, plutôt que de la consacrer à l'ambition & à la basse flatterie. Reste muet aux sollicitations d'un parvenu,

qui a beſoin de menſonges adroits & brillants pour rétablir ſa réputation ternie. Que ta Muſe ne ſoit jamais complice de la tyrannie, & ne s'épuiſe point à couvrir de fleurs les chaînes qu'un deſpote forge pour tes Concitoyens. Que l'Amour de la Patrie & de la Vérité t'inſpire & brûle ſans ceſſe, comme le feu ſacré, au fond de ton cœur. Ne peins le Vice que pour le faire abhorrer. Sois-en le fleau & partout où tu le rencontreras, fût-ce aux pieds du Trône & même des Autels, qu'une vertueuſe indignation s'empare de toi ! Flétris-le ſans de coupables ménagemens. Que le Méchant démaſqué frémiſſe au ſon de ta voix rédoutée, de ta voix qui le dénonce à ſes contemporains & à la poſtérité la plus lointaine. Que l'Homme de bien opprimé en entrant dans la tombe, emporte la conſolation de laiſſer à ſes Neveux ſa mémoire rétablie dans tes écrits, devenus les Archives de la Vérité.



XCVI.

Des Moralistes.

Dans sa chaire laissons le Docteur en fourure,
Dont l'Echo trop fidèle est le seul Auditeur ;
Pour Maître choisissons la voix de la Nature :
La morale du Juste est le cri de son Cœur.



Ce n'est pas sur les bancs de l'École, à force d'argumens obscurs, de syllogismes captieux, que l'on apprend la Morale & surtout qu'on la goûte. Que cette science seroit triste & feroit peu de Prosélites, si on la jugeoit d'après les leçons qu'en dicte un Pédant plus froid encore que ses cahiers ! Ce n'est pas chez nos pesans Moralistes qu'on se formera un systême de conduite, une regle applicable à toutes les circonstances de la vie. Que celui donc qui veut connaître toute l'étendue de ses devoirs & les remplir, conserve avec le plus grand soin, dans toute son intégrité, la précieuse sensibilité de son cœur ! Et toutes les fois qu'il voudra agir, qu'il en suive les mouvemens involon-

taires ! C'eſt le premier cri de l'âme qui ſeul peut faire juger l'Homme. Eſt-ce dans les écrits d'Ariſtote que l'animal fidèle qui garde nos maiſons, apprend à être reconnoiſſant envers ſon maître, & à lècher la main qui le frappe, même injuſtement ? Docile, il ſuit l'inſtinct, le *Monitum* de la Nature.



XCVII.

XCVII.

FORMULE MORALE.

Je crois à la VERTU ; mon cœur la ſent & l'aime :
Tout ce qui n'eſt pas elle eſt étranger pour moi ;
Elle ſeule eſt ſacrée ; elle ſeule a ma foi :
Exceptez la VERTU, le reſte eſt un problême.

QUAND cette Formule ſera devenue celle de tous les Hommes ; les Hommes commenceront à s'entendre & toucheront au Bonheur.... Luira-t-il bien-tôt ce jour à jamais mémorable ; ce jour, la plus brillante Époque de l'Hiſtoire, où, ſur l'Autel de la Tolérance, les Repréſentans réunis de chaque Peuple toucheront dans les mains l'un de l'autre & prononceront de bouche & de cœur ce ſerment Philoſophique.

Que la Sage hâte du moins par ſon exemple, ce moment déſiré ! Indulgent envers toutes les Sectes ſans chercher à s'en créer une lui-même, qu'il adore la Vertu partout

où il la rencontrera & ſous quelques coſtumes qu'elle s'offre à ſes regards. En faveur d'une ſeule Vertu, qu'il faſſe grâce à mille foibleſſes. N'approuvant que le bien, ne blâmant que le mal, il pourra ſur tout le reſte ſe permettre . . . . ou, une paiſible inſouciance.



XCVIII.

IDÉE D'UN TEMPLE DES MŒURS.

SI le Destin m'eut fait le don d'une Couronne ;
Pour épurer mon règne & me gagner les cœurs,
Dans un vaste Palais, sur les marches du Trône,
J'aurois voulu bâtir un Temple aux bonnes Mœurs !



SUR un Autel qui occuperoit le milieu seroit placée une Figure de marbre, dont les traits désigneroient la Vertu, rendue sensible aux yeux du corps. Pour arriver jusqu'à elle, il faudroit traverser plusieurs rangs circulaires de Bustes. Tous les Sages recommandables par leurs lumières & leur bienfaisance en auroient un. Leur pied'estal renfermeroit un choix de leurs précieux écrits, ou l'histoire de leur vie plus précieuse encore. Le plus intègre des Citoyens auroit la garde de ce Temple & le soin du culte lui seroit confié : heureux si le Souverain pouvoit être en même tems le Prêtre de la Vertu. Tous les jours, à des heures marquées, je ne manquerois pas de m'y rendre, sans diadême, & suivi *volontairement* de mon Peuple, dont je tâcherois de n'être distingué que par

ma ferveur à ſervir la Divinité de ce lieu ſacré. Et tel ſeroit le rit invariablement obſervé. Le Pontife liroit avec recueillement les morceaux les plus parfaits des écrits ou les traits les plus beaux de la vie du Sage, à la mémoire duquel ce jour ſeroit conſacré. Car chaque jour de l'année porteroit le nom d'un Sage. Un Chœur de jeunes filles choiſies & de jeunes hommes éprouvés, chanteroit alternativement un Hymne à la Vertu; & l'éloge du Perſonnage déſigné enflammeroit les aſſiſtans de la noble ambition d'avoir un jour ſon nom gravé ſur les colonnes du Temple.

Chaque Père de Famille pourroit ſuivre cet exemple dans l'intérieur de ſa maiſon, & faire célébrer la mémoire de ſes Ancêtres par la bouche de ſes Enfans, jaloux de mériter un jour les mêmes honneurs.

Cette ſimple eſquiſſe mérite peut-être quelqu'attention & peut faire germer le projet plus développé d'un établiſſement qui en vaudroit bien d'autres.



XCIX.

PRIÈRE A LA VERTU.

TOI, qui des Animaux ſeule diſtingue l'Homme,
VERTU !... pour te louer il ſuffit qu'on te nomme.
Pour qui n'eſt pas encor par le Vice abattu,
Rien n'eſt dans l'Univers plus beau que la VERTU.

TOI, qu'on aime par beſoin, qu'on ſuit par penchant, dont on ne s'écarte qu'avec peine & qu'on n'oublie jamais; toi, qui te fais regretter de tes ennemis même; toi, dont le nom fait l'éloge... VERTU !... Préſide, le jour, à mes travaux, & même à mes plaiſirs. Veille, la nuit, à mon chevet. Que tous mes pas tendent d'eux-mêmes vers toi. Si ma bouche prononce quelques ſyllabes, que ton nom s'y trouve naturellement placé ! Sois le guide de toutes mes actions, de toutes mes penſées. Rend ma mémoire précieuſe à mes égaux; & gagne-moi l'eſtime de ceux que le mérite a placés dans

un plus haut rang. Divinité de tous les lieux, de tous les âges, toujours la même, la ſeule digne du cœur de l'Homme.... Je te conſacre ma vie entière.



C.

De Dieu.

Loin de rien décider de cet Être Suprême,
Gardons en l'adorant un ſilence profond;
Le myſtère eſt immenſe & l'eſprit s'y confond:
Pour ſçavoir ce qu'il eſt, il faut être lui-même.

De la Religion.

Ce ſujet ne ſupporte ni Commentaire, ni Analyſe.



ÉPILOGUE.

POUR des tems plus heureux ma Muse destinée,
Plaida de la Vertu la cause abandonnée;
Et devant la Raison cita ses Détracteurs:
Que ne puis-je être, un jour, nommé L'AMI DES MŒURS!

FIN.

TABLE DES MATIÈRES.

84. *Le*

Fin du Table des Matières.

ERRATA.

Page 101, tu t'as initié, *lisez*, tu l'as initié.
ne l'a point fait, *lisez*, ne t'a point fait.

Page 104, sans impartialité, *lisez*, sans partialité.

Page 149, Encore, de la douce Médiocrité, *lisez*, De la douce Médiocrité.

NOTICE DES LIVRES

qui ſe trouvent chez le même Libraire.

	liv.	ſols
LA Philoſophie Religieuſe, ou Dieu contemplé dans ſes Œuvres, *in*-12.	2	10
Le Tréſor Spirituel de la Jeuneſſe, ou le ſaint uſage du Tems, en 52 figures, *in*-12.	3	
Principes Philoſophiques de Conſolation, fondés ſur la raiſon, pour ſervir aux hommes dans leur malheureuſe deſtinée, traduction libre de l'Allemand, 2 vol. *in*-12.	6	
Les Etrennes précieuſes des Fidèles, ou le petit Manuel du Chrétien, *in*-12.	1	4
Le Spectacle Hiſtorique, ou Mémorial des principaux évènemens des Hiſtoires Ancienne, Romaine & des Empereurs ; extrait de *Laurent Echard*, *Rollin*, *Crévier*, &c. 2 v. *in*-8°.	7	4
Le même Livre en 2 vol. *in*-12.	4	10
Voyage en Prance de M. le Comte de Falkenſtein, contenant ce que ce Prince a vu de plus curieux à Paris, & dans tous les lieux qu'il a honoré de ſa préſence, 2 vol. *in*-12.	5	
Lettres ſur la Littérature & la Poéſie Italienne, trad. de l'Italien, *in*-8°.	4	

	liv.	sols
Epîtres, & Lettres amoureuſes d'Héloïſe & d'Abeilard, en Proſe & en Vers, précédés de la vie de ces célèbres & malheureux Epoux, par M. C**, 2 vol. *in*-12.	5	
Lettres amoureuſes de Julie avec les tendres Réponſes d'Ovide; ſuivies des Lettres galantes d'une Religieuſe Portugaiſe à un Chevalier François, *in*-12.	3	
Les Gorges-Chaudes de Thalie, petit Théâtre facétieux, 2 vol. *in*-12.	5	
Théâtre Satyrique & Bouffon, *in*-12.	2	10
Poiſſardiana, ou Recueil d'Entretiens Poiſſards,	2	10
Les Aſtuces de Paris, 2 parties *in*-12. brochées,	2	8
L'Homme ou le Tableau de la Vie, 2 vol. *in*-12. fig.	3	12
La Philoſophe par Amour, *in*-12.	2	10
Les mille & une nuit, 6 vol. *in*-12.	15	
Hiſtoire de Cleveland, 6 v. *in*-12. fig.	15	
Contes des Fées de Madame Daulnoy, 4 vol. *in*-12.	10	
Chef-d'œuvres de P. & Th. Corneille, 3 vol. *in*-12.	9	
Etymographie, ou véritable origine des Termes d'uſage en Anatomie & Chirurgie, avec un Tableau des Maladies & des Opérations Anatomiques, *in*-12.	2	10

	liv.	s.
Les Comptes faits de Barême, *in*-12.	2	10
— le même, *in*-24.	1	10
Hiſtoire d'Hypolite, Comte de Duglas, 2 vol. *in*-12.	3	
Tableau de l'Amour Conjugal, 2 vol. *in*-12.	5	
De l'Homme & la Femme, 3 v. *in*-12.	6	12
Lettres de Pline le jeune, 2 v. *in*-12.	4	
Panegyrique de Trajan, *in*-12.	2	
Traité de l'Amitié, *in*-12.	2	
Les Déſordres de l'Amour, *in*-12.	2	10
L'Infortunée Sicilienne, *in*-12. fig.	2	10
Aventures de Lazarille de Tormes, *in*-12. fig.	2	5
La Vie & les Avantures de Robinſon Cruſoé, 3 vol. *in*-12. fig.	7	10
Le Singe de la Fontaine, Contes & Nouvelles en Vers, 2 vol. *in*-12.	5	
Biblioth. de Campagne, 32 v. *in*-12.	96	
L'Humanité, Hiſtoire des Infortunes du Chev. de Dampierre, 2 v. *in*-12.	4	
Les Epoux malheureux, Hiſtoire de M. & Mad. de la Bedoyere, 2 vol. *in*-12.	4	10
L'Arithmétique de le Gendre, *in*-12.	2	10
Recherches ſur quelques points d'Hiſtoire de la Medécine, par Bordeu, 2 vol. *in*-12.	5	
Le Tréſor des Almanachs, Etrennes Nationales, curieuſes & néceſſaires, *in*-32. avec figures.		

